


COLLEZIONE CONTESSA ANNA LAETITIA PECCI-BLUNT
ROMA SPARITA
N. A. 51/A

LETTRES

SUR

L'ITALIE.

DE L'IMPRIMERIE DE LEBÉGUE.



LETTRES

SUR

L'ITALIE,

EN 1785,

PAR DUPATY.

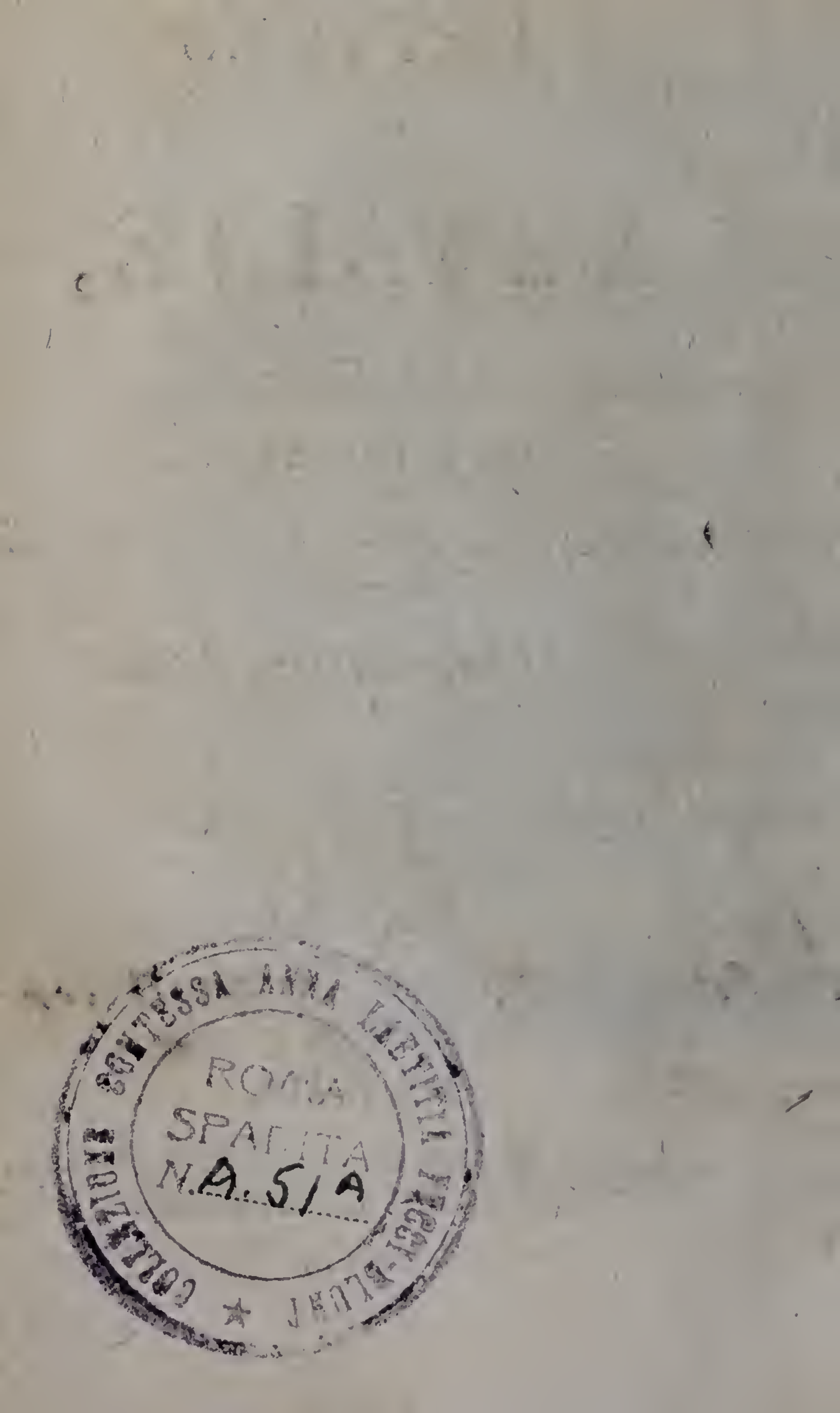
NOUVELLE ÉDITION CORRIGÉE AVEC SOIN, ET ORNÉE DE FIGURES.

TOME TROISIÈME.

PARIS,

ALEXANDRE BRIAND fils, rue des Poitevins, n° 2, au coin de la rue Hautefeuille.

1812.


COLLEZIONE CONTESSA ANNA LAETITIA PECCI-BLUNT
ROMA
N.A. 5/A

LETTRES
SUR
L'ITALIE.

LETTRE LXXXVI.

A Rome.

Si je ne vous ai pas encore parlé de l'église de *Saint-Pierre*, c'est qu'il est impossible de trouver, dans aucune langue, des expressions pour en parler dignement.

La place qui est devant cette église est une des plus belles de l'Europe.

Au milieu d'une enceinte immense, couronné circulairement d'un vaste portique, qui soutient, sur quatre cents colonnes majestueuses, deux cents statues colossales; entre deux superbes bassins

noircis de bronze et de temps, d'où jaillissent, étincellent, retombent et murmurent nuit et jour des eaux éternelles, s'élève pompeusement, dans les airs, un magnifique obélisque.

Cet obélisque est de granit : il a été taillé en Egypte; il a été élevé par Sixte-Quint.

Il n'est pas étonnant que l'église de Saint-Pierre soit devenue un si prodigieux édifice. Elle fut projetée par la vanité de Jules II, qui prétendoit que son tombeau fût un temple; entreprise par le génie de Léon X, qui désiroit des chefs-d'œuvres; enfin, au bout de plusieurs siècles, achevée par le caractère de Sixte-Quint, qui vouloit tout achever.

Ce monument est un des plus étendus qu'on connoisse. Il sépare en deux le mont Vatican; il couvre le cirque de Néron, sur lequel il est fondé; il achève de fermer, entre Rome et l'univers, la célèbre voie triomphale.

Rien ne peut rendre ce ravissement qui saisit l'âme lorsqu'on entre dans l'église de St-Pierre pour la première fois, lorsqu'on se trouve sur ce pavé, étendu parmi ces piliers énormes, devant ces colonnes de bronze, à l'aspect de tous ces tableaux, de toutes ces statues, de tous ces mausolées, de tous ces autels, et sous ce dôme...; enfin dans cette vaste enceinte où l'orgueil des plus grands pontifes et l'ambition de tous les beaux-arts ne cessent, depuis plusieurs siècles, d'ajouter en granit, en or, en marbre, en bronze et en toile, de la grandeur, de la magnificence et de la durée.

On pouvoit amonceler à une plus grande hauteur, sur une plus grande superficie, une plus grande quantité de pierres. Mais de tant de parties colossales composer un ensemble qui ne paroisse que grand; de tant de richesses éclatantes faire un monument qui ne pa-

roisse que magnifique ; et de tant de parties faire un seul tout, c'est là le chef-d'œuvre de l'art, et l'ouvrage, en partie, de Michel-Ange !

Il y a, dans l'église de St.-Pierre, 18 années entières de la vie de Michel-Ange.

Mais que de défauts, dit-on, dans cet édifice ! non pas du moins pour le sentiment et le regard : il faut que le compas les y cherche, et que le raisonnement les y trouve.

Vous prenez une toise pour mesurer la grandeur de ce temple ! Tout le temps que j'y ai été, j'ai pensé à Dieu....., à l'éternité : voilà sa véritable grandeur.

Il est impossible d'avoir ici des sentimens médiocres et des pensées communes.

Quel théâtre pour l'éloquence de la religion ! Je voudrois qu'un jour, au milieu de l'appareil le plus pompeux, tonnant tout d'un coup dans la profondeur de ce silence, roulant de tombeaux en

tombeaux, et répétée par toutes ces voûtes, la voix d'un Bossuet éclatât; qu'elle fît tomber alors, sur un auditoire de rois, la parole souveraine du roi des rois, qui demanderoit compte aux consciences réveillées de ces monarques pâles, tremblans, de tout le sang et de toutes les larmes qui coulent en ce moment, par eux, sur la surface de la terre.

LETTRE LXXXVII.

A Rome.

J'ai encore à vous dire un mot des Romaines; car, dans l'histoire de la civilisation, trois articles principaux, comme vous savez, composent le chapitre des femmes : la figure, la galanterie et la parure; et je ne vous ai pas encore parlé de la parure des Romaines.

Les Romaines, comme les Génoises et les Italiennes en général, sont encore d'une ignorance grossière dans l'art si étendu et si important de la parure; dans cet art d'assortir la parure à l'habillement, et l'un et l'autre à la taille, à la figure, au teint, à l'âge, à l'heure du matin ou du soir; dans cet art d'adoucir par des gradations, d'accorder par des nuances, de faire valoir par des contrastes; dans l'art enfin si savant et si coûteux d'apprêter complétement une femme pour la vanité, ou la coquetterie, ou la mode.

Mais je sens qu'une pareille accusation, qui tend à compromettre l'honneur des Romaines dans toute la France, et particulièrement à Paris, a besoin d'être prouvée. En trois mots voici mes preuves.

Le dirai-je? le croira-t-on? Toutes les femmes à Rome, sans en excepter la charmante Rosalinda; oui, toutes les

femmes à Rome portent *perruque :* c'est un sacrifice que leur coquetterie a fait à leur indolence. Accoutumées à se coucher tous les jours l'après-midi jusqu'à six heures du soir, à placer une seconde nuit au milieu du jour, elles ont trouvé qu'il leur en coûteroit trop de bâtir, deux fois dans une journée, l'édifice d'une chevelure, et elles livrent toutes leurs cheveux aux ciseaux.

Les Romaines sont dans l'habitude de mettre du blanc les jours où elles veulent être parées. Au reste, si l'Italienne veut être un lis, la Française veut être une rose. Quoi! la nature n'en a-t-elle pas fait des femmes? De la gaze, des fleurs et de la frisure! et la nature leur a donné des cheveux. — Du rouge! et elle leur a donné la pudeur. — Du blanc! ne leur a-t-elle pas donné la tendresse?

Cette affectation à se parer, cette ingratitude des femmes envers la nature,

est bien ancienne. Properce la reprochoit à Cinthie il y a au moins deux mille ans; laissons Properce achever ma censure; ses jolis vers convertiront peut-être mieux que ma prose.

A CINTHIE,

Sur son affectation à se parer.

Pourquoi donc depuis peu, sous un tissu plus fin,
Sous un lin moins jaloux voit-on briller ton sein ?
Pourquoi tous ces parfums ? cette tresse élégante ?
L'or qui luit sur l'azur de ta robe ondoyante ?
Enfin, pourquoi ce fard ? chaque ornement, hélas !
Te dérobe une grâce et te coûte un appas.
Va, crois-moi; ta beauté pare assez ta figure,
L'Amour qui va tout nu n'aime pas la parure.
Aucun art dans les champs, dans les champs tout est beau.
Le lierre a-t-il besoin qu'on l'unisse à l'ormeau ?
Au gré de nos pinceaux la rose rougit-elle ?
Vois les jeux, vois les bonds de cette eau qui ruisselle.
L'arboisier, pour fleurir, demande les déserts;
Le pin suit la nature, en montant dans les airs;
Et l'oiseau des forêts, dont la voix nous enchante,
N'a point étudié ces beaux airs qu'il nous chante.
Cinthie, oh ! sans atours, sans diamans, sans or,
Phébé plut à Pollux, Elair à Castor:

Idas, lorqu'à Phébus il disputoit Marpesse;
Disputoit la beauté, mais non pas la richesse;
Et Pélops, que charmoit la belle Œnomaüs,
Aimait un front de vierge et des traits ingénus.
Ces beautés séduisoient sans songer à séduire;
On les voyoit paroître, on les voyoit sourire;
Point d'art, nul ornement; seulement la pudeur
A leurs simples attraits ajoutoit sa rougeur.
Laisse donc là ton luxe, ô maîtresse adorée!
Plait-elle à son amant? une belle est parée.

LETTRE LXXXVIII.

A Rome.

Je compte partir demain pour Naples, mais je reviendrai faire mes adieux à Rome.

Cependant je ne veux plus différer à vous dire un mot du cardinal de B..., et puis du pape, car c'est dans cet ordre-là qu'on les nomme.

Le cardinal de B... a partout été à sa place, et presque toujours heureux; sur

le Parnasse, avec les Muses; à la cour, avec les rois; dans les boudoirs, avec les Gràces; au Vatican, avec les papes; dans sa maison d'Albano, avec lui-mème.

Il a toujours trouvé et pris, dans son esprit ou son caractère, les talens et les vertus qu'il lui falloit.

Sa maison est ouverte à tous les voyageurs de toutes les parties du monde; il tient, comme il le dit lui-même, l'auberge de France dans un carrefour de l'Europe. On ne voit guère les cardinaux qu'à sa table. Ils poussent l'avarice, ces cardinaux, jusqu'à lui pardonner sa magnificence.

J'avois ouï dire qu'on lui faisoit de la peine quand on lui rappeloit ses vers: cela pouvoit être vrai avant qu'il fût cardinal. Pour moi, je suis témoin qu'il ne fait cette injure ni aux Muses, ni à la postérité. J'ai entendu le cardinal de B... parler de l'auteur des quatre Saisons, et

de l'abbée de B... de très-bonne grâce, et même avec connoissance.

Ce C. de B... a l'accueil le plus facile, le commerce le plus uni. Il conte beaucoup, mais vîte, et jamais il ne croit avoir fait les mots heureux qu'il redit.

On dit que son esprit a baissé un peu, ou du moins qu'il a pâli; je ne le crois pas; je pense qu'il use seulement quelquefois du privilége que donne la réputation méritée d'avoir de l'esprit; qu'il se dispense de la peine, ou de la vanité, ou du ridicule d'en montrer : à peu près comme ces braves qui, après avoir fait leurs preuves, refusent souvent de se battre.

Il paroît n'avoir aucun préjugé, et il ne montre aucune prétention. Sa naissance, ses succès, son chapeau semblent n'être à ses regards, que de la fortune.

Il est difficile d'être plus chéri à Rome,

quoique singulièrement estimé. Tout ce qui l'approche se retire content; il est si juste! tout ce qui l'environne est heureux; il est si bon!

A l'égard du pape, il va baiser tous les jours les pieds de Saint-Pierre; il a été plaider lui-même à Vienne, aux genoux de l'empereur, la cause des moines; il fait dessécher les marais pontins; il enrichit le musée de Clément XIV; il épure sa législation criminelle; son neveu même a perdu un procès immense; jaloux de gouverner par lui-même, jaloux surtout qu'on le croie, il vient cependant de prendre, pour premier ministre, un homme du premier mérite; voilà Pie VI.

Ce pape est d'une si belle figure, que le peuple le voit toujours avec complaisance. Une belle figure n'est point un avantage indifférent ponr les souverains: leur visage règne.

LETTRE LXXXIX.

A Rome.

Je sors de l'église du couvent de Saint-Onuphre. — Et qu'avez-vous été faire à Saint-Onuphre ? — Voir la gloire dans tout son néant, la fortune dans tout son caprice, le génie dans tout son malheur ; c'est-à-dire, contempler la cendre de cet immortel poète, que la nature força de faire des vers à sept ans, de terminer la *Jérusalem délivrée* à trente, et d'aimer jusqu'au tombeau ; qui après avoir consumé la plus grande partie de sa vie, ou à la cour, ou dans l'exil, ou dans les fers, traité, tour à tour, comme un homme de génie ou comme un fou, tout à coup, vers le terme de sa carrière, se vit appelé, par un caprice de

la fortune, pour être couronné en cheveux blancs au capitole; mais, par un autre caprice de la fortune, fut enseveli, la veille même de son couronnement, au Capitole, dans le couvent de Saint-Onuphre.

Voici une inscription digne du Tasse :

TORQUATI TASSI OSSA HIC JACENT.

Ici gissent les os du Tasse.

La fin honore les moines qui élevèrent ce monument.

HOC, NE NESCIUS ESSET HOSPES,
FRATRES HUJUS ECCLESIAE POSUERUNT.

Afin qu'on sût où étoit le Tasse, les frères de ce couvent ont tracé ces lignes.

Ils savoient donc le prix d'un grand homme!

On prétendit que le Tasse étoit devenu fou : mais jamais il n'eut d'autre folie qu'une sensibilité extrême et qu'un génie supérieur. De tout temps, il a

existé de ces grands et de ces hommes médiocres qui, pour se dérober à l'admiration et aux égards dus aux grands hommes, osent appeler la sensibilité de la folie, et le génie de l'exaltation.

Il est difficile d'imaginer à quel degré de misère la fortune abaissa le Tasse. La main qui avoit tracé les portraits d'Armide, d'Herminie, de Clorinde, de Bouillon et de Tancrède, écrivoit furtivement au fond d'un cachot, chargé de fers : « Ce n'est pas assez d'être « exilé, banni, emprisonné même ; « d'être livré à la maladie, à la solitude et au silence ; ils m'ont encore « défendu d'écrire. » Que cette plainte du Tasse est touchante ! — Que cette rigueur étoit horrible ! — On avoit défendu au Tasse d'écrire.

Hommes médiocres, telle fut la destinée du Tasse ! Pardonnez donc au talent.

LETTRE XC.

A Rome.

Je veux vous dire un mot sur le sort des Juifs à Rome.

Il est encore plus misérable que partout ailleurs.

Ils sont environ sept mille. Ils ne peuvent habiter que dans un quartier déterminé, où, tous les soirs, à l'entrée de la nuit, on les enferme.

Ces malheureux sont condamnés toutes les semaines à un sermon, durant lequel un missionnaire les accable d'injures, et, pour peu qu'ils soient distraits, un sbire, de coups de bàton.

Tout Juif qui n'assiste pas aux sermons, paie une amende.

Un Juif a-t-il une fois laissé échapper de sa bouche : « Je veux me faire chrétien, » il est soudain envoyé pour deux ans aux cathécumènes : et montrât-il dans la suite les plus grands regrets, tant pis pour lui ; il faut qu'il achève son temps.

On pense bien que les Juifs, à Rome, sont dans la plus grande misère : leur misère touche immédiatement d'un côté à la conversion, et de l'autre côté à la mort.

Chose étrange! on persécute les Juifs d'embrasser le christianisme afin de l'accroître ; et si la persécution réussissoit, le christianisme seroit détruit. La foi du chrétien a besoin de l'incrédulité du Juif.

On demande : quand les Juifs se convertiront-ils donc au christianisme ? Je demande : quand les chrétiens se convertiront-ils donc à la tolérance ?

Chrétiens, quand cesserez-vous d'usurper la justice de Dieu ?

Malheureux ! vous vous plaignez incessamment du sort, du ciel, des hommes et des rois ! pensez aux Juifs.

LETTRE XCI.

A Rome.

Les cérémonies religieuses sont très-fréquentes à Rome ; mais elles n'ont aucun intérêt, elles sont sans dignité, sans bienséance, sans pompe.

Celle de la procession de la Fête-Dieu n'a d'autre lustre que le pape et le peuple.

Tous les moines, tous les curés, tous les prélats, tous les cardinaux, tous les pénitens, toutes les collégiales sont actuellement dans Saint-Pierre, et la procession s'arrange. En attendant qu'elle

s'arrange, je me promène dans l'église, et j'y roule avec la foule. Quel murmure! quel bruit! quelle confusion! Ce sont des flots de peuple qui sortent sans cesse; des dévots qui, empressés autour des pieds de saint Pierre, se disputent le bonheur de les baiser; des personnes de tout sexe et de tout âge agenouillées devant des confessionnaux remplis de moines, et recevant au bout d'une longue gaule l'absolution des péchés véniels, que les moines secouent sur leurs têtes; des bandes de jeunes gens et de jeunes filles errant de tombeaux en tombeaux en folâtrant et parlant d'amour; des Anglais mesurant gravement quelques piliers; des Français qui voltigent et qui plaisantent; des Allemands étonnés de trouver, sur les portes de bronze de la première église du monde, les tableaux les plus lascifs; à travers une haie d'abbés qui s'arrêtent, se courbent vers la terre, et

flattent des cardinaux qui passent, dressent la tête et protègent; enfin des mendians, qui, cherchant à tromper la pitié, ou à fatiguer la délicatesse, poursuivent les regards de nudités et de plaies. Cependant le signal de la marche est donné: voilà de sales pénitens qui défilent, et puis des moines sales, et puis des curés sales, et puis mille sales personnes du peuple, vêtues de sales soutanes, portant chacune un flambeau, et excitant partout sur leur passage, par leur accoutrement grotesque, une risée universelle: enfin voici les prélats, les cardinaux et le pape. Le pape trouve, au bas de l'escalier d'une galerie, son Etat militaire qui le reçoit, et le Saint-Sacrement qui l'attend: soudain se fait, au son des trompettes, l'union des deux pouvoirs; le pape et le souverain se mêlent, la couronne et la thiare se confondent; le pontife-roi monte sur une estrade, s'asseoit devant

un Saint-Sacrement, et cependant, par sa posture et la manière dont les ornemens sont arrangés, paroît être à genoux : une douzaine d'hommes robustes, cachés sous l'estrade, le portent : le pape s'avance ainsi, tenant le Saint-Sacrement entre ses mains, les yeux levés vers le ciel et remplis de larmes pieuses, vraiment majestueux et vénérable ; tandis que le peuple murmure : « Voyez comme le « pape a bonne mine ! » — Tout l'Etat militaire suit à pied ou à cheval. — La procession est rentrée. — Les mille flambeaux font une haie dans toute l'étendue de la nef et autour du grand autel : le pape descend, traverse, monte, dépose le Saint-Sacrement, se met à genoux, se lève, donne la bénédiction. — Tout est fini.

Une procession de ce genre en France, a meilleure mine : le recueillement du moins l'accompagne et le pare. A peine

ici rencontre-t-on dans la foule des prélats et des cardinaux quelques visages et quelques contenances qui respirent véritablement la religion. C'est que l'opinion n'élève au milieu de ce peuple aucun modèle du beau idéal que l'imagination, la raison et le sentiment puissent étudier, sur lequel les sexes, les rangs, les classes puissent former leurs manières, leur conduite et leur langage.

Quel contraste de ces fêtes religieuses de Rome moderne, avec les fêtes religieuses de Rome antique, où des prêtres couronnés de lauriers, des prêtresses couronnées de myrte, de jeunes vierges parées de fleurs, des augures, des flamines, des vestales, l'élite auguste ou brillante de la vieillesse et de la jeunesse des triomphateurs du monde, accompagnoient en longues robes flottantes où brilloient l'or et la pourpre, au bruit des cistres, des clairons et des timbales, les statues so-

lennelles d'or ou d'ivoire, de Junon, de Cybèle, de Cérès, de Jupiter, qui, entourées des trophées et des dépouilles de l'Asie, portées sur des chars que traînoient des léopards et des lions, descendoient majestueusement du Capitole, et, suivies de la foule du peuple-roi, où des rois étoient confondus, s'avançoient à travers les rues de la capitale de l'Univers, sous les arcs triomphaux, devant les statues des grands hommes, devant les palais des Césars, ou au champ de Mars, ou au *forum*, ou au Panthéon, et, s'avançant ainsi au milieu de tout l'éclat, de toute la magnificence et de toute la religion romaine, sembloient être les dieux eux-mêmes, dont elles étoient les images, descendant en personne de l'olympe sur la terre, et arrivant chez les hommes !

LETTRE XCII.

A Rome.

Je n'aime point les tableaux allégoriques, à moins que le voile ne soit transparent, et les ornemens peu nombreux (1). La vérité ne doit se cacher qu'afin qu'on la remarque. Elle peut se parer quelquefois, mais en vierge modeste, et non en courtisane ou en coquette, uniquement pour avertir ou arrêter le regard, et non pas pour le séduire.

Je viens de voir deux tableaux où ces conditions sont remplies.

---

(1) Cette idée a été très-heureusement rendue par M. Lemière, à qui la poésie doit tant de vers ingénieux et brillans.

L'Allégorie habite un palais diaphane.

Voici le premier.

Un vieillard, la tête affublée d'un bonnet noir, l'œil triste et sombre, compte des écus sur une table. A sa droite, un homme mûr, le front couronné de lauriers, d'un air sérieux, lit et médite : à sa gauche, un jeune homme, couvert d'un chapeau orné de plumes, pince, en souriant, de la guitarre, tandis que, devant eux, auprès d'une fenêtre, la tête nue, un enfant plein de grâces entr'ouvre, en riant, une cage, et appelle les oiseaux qui passent.

Ne venez-vous pas de voir les quatre âges de la vie de l'homme ?

Voici le second tableau, qui sert de pendant au premier.

Une petite fille assise par terre, joue d'un air très-sérieux, avec une poupée qu'elle déshabille ; tout auprès une jeune beauté debout, se regarde avec complaisance, dans un miroir, et se pare ; à ses

côtés, coiffée et vêtue modestement, une femme d'un âge mur, assise devant un métier, brode attentivement, mais sans se hâter, un canevas; plus loin, à moitié couchée dans un grand fauteuil, et auprès d'une cheminée, une vieille, le visage renfrogné, des lunettes et un livre sur les genoux, tousse et gronde.

Comment ne pas reconnoître là les quatre âges de la vie de la femme?

LETTRE XCIII.

A Naples.

Voir *Naples*, disent les Napolitains, *et puis mourir*. Et moi je dis: *Voir Naples, et puis vivre.*

Devant Naples, et à dix-huit milles en mer, on aperçoit l'île de Caprée. Affreux Tibère!

Deux chaînes de coteaux embrassent cette mer, et semblent aller joindre Caprée, pour fermer le passage aux vaisseaux.

Chacun de ces coteaux est également favorisé de la nature et des arts. Si celui-ci étale *Portici*, *Herculanum*, *Pompeia*, une foule de maisons de campagne ; celui-là étale la belle promenade et le beau quai de *Kiaïa*, la *Villa Réale* et une multitude de palais.

Sur l'un de ces coteaux, il est vrai, domine et fume le Vésuve ; mais le laurier du tombeau de Virgile s'élève et verdit sur l'autre.

Ce château qui s'avance au milieu de la mer, ces palais qui la bordent, ces coteaux qui la dominent, ce Vésuve, dont la réverbération l'enflamme, ces barques qui la sillonnent, ces vents qui la tourmentent, cette île de Caprée qui la termine, et enfin ce brillant soleil, qui tous

les jours, pour aller d'un rivage à l'autre, passe..... Tout cela forme un tableau, une situation, un enchantement qu'il est impossible de rendre.

J'arrive à Naples, et déjà je conçois que Virgile a composé à Naples ses *Géorgiques*; que des hommes sensibles et délicats, la comparant à une belle vierge, l'ont appelée *Parthenope* : je conçois enfin qu'il lui ont donné le surnom d'oisive. Eh! qu'y a-t-il à faire à Naples, si ce n'est de jouir et de vivre ?

LETTRE XCIV.

A Naples.

Le château *Capo-di-Monte* mérite moins sa réputation que son nom.

Il prend fantaisie un jour à je ne sais quel roi de Naples de placer un château

sur la crète de la montagne, à laquelle est adossé Naples. On creuse, on porte des pierres, on taille, on élève, on couvre. On aperçoit alors que tout ce vaste édifice pose entièrement sur une carrière; et on a recours, pour le soutenir, à des travaux prodigieux. Enfin, quand l'édifice peut tenir debout, on découvre qu'il n'y a point d'eaux aux environs, point de chemin facile pour les voitures, que le château est éloigné de tout. On l'abandonne. Seulement on jette dans les appartemens des poignées de livres; on accroche aux murailles quelques centaines de tableaux; on établit un médailler dans une salle; et voilà le château devenu musée. Vous riez! Avez-vous fini le Louvre?

Le château *Capo-di-Monte* ne mériteroit guère la peine que les étrangers sont obligés de prendre pour obtenir la permission de le voir, sans la *Danaé* du

Titien, et quelques tableaux du Corrège qui les appellent.

Danaé est belle, il est vrai, mais c'est toujours la même femme que le Titien nous présente, tantôt sous le nom de Vénus, tantôt sous le nom de Danaé, tantôt sous un autre nom. Le Titien n'avoit-il jamais vu qu'une femme, ou n'en avoit-il aimé qu'une? Quoi qu'il en soit, ce peintre me semble, jusqu'à présent, le seul qui ait vraiment peint la nature humaine; les autres ne font que la dessiner plus ou moins mal, et qu'enluminer leurs dessins.

Ce n'est pas l'imagination seule qui trouve, dans les tableaux du Titien, la nature humaine; c'est l'œil lui-même; et l'œil n'a pas besoin, pour l'y trouver, d'être aidé par la mémoire et par l'habitude, car elle y est. L'imitation est tellement complète, qu'elle ne fait pas illusion.

Si ce savant pinceau, qui a réussi à

faire la nature humaine, comme d'autres à faire le ciel, ou l'eau, ou les fleurs, eût servi une imagination plus sensible, quels tableaux il eût enfantés ?

Mais le Titien saisissoit beaucoup mieux le corps que l'ame. Il entendoit peu la langue des passions, et savoit mal la parler.

La nature avoit réservé ce don à l'incomparable Corrège. Le Corrège ! comme il entendoit particulièrement la tendresse ! c'est sur cette aimable affection qu'il versoit, pour ainsi dire, toutes les autres, elle en étoit comme le fond. On diroit que tous les personnages qu'il a introduits dans ses tableaux, ou aimoient, ou avoient aimé.

Avec quelle bonne foi rit cet enfant ! avec quelle vérité sourit cette jeune fille ! les joues et la bouche de cette charmante fille (regardez bien) s'épanouissent.

Sur ces fronts en repos ne voyez-vous

pas une ame tendre ! Sous ces traits en mouvement, ne suivez-vous pas une ame amoureuse ?

Je voudrois baiser ce joli enfant, et le prendre sur mes genoux.

Je ne sais par quel enchantement le cœur s'attendrit devant les tableaux du Corrège ; il se remplit d'une douce complaisance. On rêve, en les quittant, aux objets qui nous sont chers.

Les autres peintres travaillent d'imagination, de raison, de mémoire, travaillent de tête. Le Corrège travailloit *de cœur;* il ne composoit pas, il exprimoit. Peindre, pour lui, c'étoit aimer.

Jamais je n'oublierai son charmant tableau de sainte Catherine, de la Vierge et de l'enfant Jésus.

Et peut-on oublier cette touchante fille ? Avec quelle complaisance tendre, mais respectueuse, elle implore le divin enfant ! On voit qu'elle le prie, unique-

ment pour la douceur de prier ; parce que prier, c'est aimer. Elle est bien volontairement à genoux ! C'est bien son cœur qui joint ses mains ! L'enfant regarde, en souriant, sa mère, qui regarde elle-même l'enfant, et lui sourit. Peut-on peindre, dans aucune langue, ces deux sourires ?

A côté de cela, des batailles, des incendies, des orgies ! le regard passe avec dédain ; il ne peut s'arrêter que devant la Madeleine du Guide, ou la Rachel de l'Albane.

Les beaux visages ! les beaux et célestes visages ! Quelle virginité dans les yeux, sur les lèvres, et sur le front de la jeune Rachel ! il seroit dangereux, pour l'innocence, de voir trop long-temps ce portrait de l'innocence.

On voit, à côté, un amour du Guide, qui est nu, qui dort, qui est charmant ; et tout auprès (suivant un usage

des anciens) une tête de mort et des roses.

J'ai vu encore avec plaisir plusieurs tableaux du *Schidone*, élève du Corrège. Ce peintre a montré, dans presque tous ses ouvrages, l'esprit de son maître, et, dans quelques-uns, son ame.

Il s'en faut bien peu qu'il ne soit du Corrège, ce charmant tableau de la *Charité*, par le Schidone.

Que de grâce et de bonté dans la jeune femme qui donne à ces pauvres enfans des morceaux de pain ! Quelle attention et quelle joie dans les enfans !

Je n'aime point la Vénus du Carrache ; je n'aime point sa mort de Tancrède ; je n'aime point son Armide et son Renaud. Le Carrache traite ses sujets en historien ; il falloit les traiter en poète.

Il a eu beau mettre Vénus au milieu de tous les Amours, pas un seul ne l'accompagne.

Comme tout cela est matériel ! Il est des sujets qu'il ne faut presque pas penser pour les bien rendre ; il faut uniquement les rêver.

Voici plusieurs manuscrits, dignes non pas d'être lus, mais d'être vus : un entre autres contenant l'office de la Vierge, écrit sur du vélin, et orné de copies, en miniature, des tableaux des plus grands maîtres. C'est l'ouvrage d'un certain Clovio. Rien de plus parfait que les vignettes. Vous cueilleriez ces fraises et ces roses qui ont trois siècles ; un enfant tâcheroit d'attraper ces papillons.

Ce manuscrit arabe est curieux ; il est écrit sur des feuilles d'arbres.

Je n'ai point vu de bloc de cristal d'une grosseur si prodigieuse. Il étincelle des plus purs et des plus riches feux du soleil.

J'ai remarqué plusieurs instrumens de différens arts en usage à Otaïti, surtout

une flûte dont les Otaïtiens jouent avec le nez.

La collection des médailles en cuivre et en or est considérable. Elle vaut, dit-on, celle de Florence : elle rassure l'imagination, ou plutôt la raison, qui, de plus en plus, a de la peine à croire aux Grecs et aux Romains.

Je me suis plu à examiner ces médailles, à passer entre elles les années qui les séparent. Ces médailles sont comme des petits points dans le temps sur lesquels la mémoire se repose.

Une d'elles surtout est frappante ; elle montre ce fameux Mithridate, que d'un corps prodigieux la nature avoit armé.

La collection des *camées* n'a pas moins de prix. Ces camées sont des miniatures parfaites. Mais comment la main de l'homme a-t-elle pu atteindre à tant de petitesse ? Sur le plus petit de ces camées on voit Alexandre.

Enfin j'ai encore parcouru, avec intérêt, une collection en 16 vol. *in*-fol. des dessins des plus grands peintres, d'esquisses et d'ébauches de leurs tableaux. On aime à voir, à examiner ces germes des productions du génie.

LETTRE XCV.

A Naples.

J'AI fait hier une promenade charmante.

J'ai d'abord été en pélerinage sur la montagne du *Pausilippe*, au tombeau de Virgile.

Je l'ai trouvé tombant en ruines, enseveli parmi des ronces qui achèvent de le détruire.

Un laurier s'élève au milieu d'elles.

Je suis entré dans le tombeau; je m'y suis assis sur des fleurs: j'ai récité l'éclo-

gue de *Gallus*; j'ai lu le commencement du quatrième livre de l'Enéïde; j'ai prononcé les noms de Didon et de Lycoris; j'ai coupé une branche de laurier, et ensuite je suis descendu, plein des sentimens que ce lieu doit faire éclore dans toutes les ames qui sont sensibles à la nature, à l'amour et à Virgile.

En continuant ma promenade, j'ai traversé la grotte du Pausilippe, c'est-à-dire, un chemin de 500 toises, très-haut, très-large, creusé à travers la montagne, pour abréger la route de Naples à Pouzzol. Effort prodigieux de travail et de constance! Ce chemin est pavé de lave: il est l'ouvrage des Romains.

Au sortir de la grotte, je me suis avancé dans des champs couverts de hauts peupliers, unis l'un à l'autre par des vignes qui se suspendent à leurs fronts, sous lesquels croissent et passent, pour ainsi dire, tour à tour, dans la même

année, trois ou quatre moissons différentes.

Tout à coup une montagne énorme ouvre ses flancs ; et au milieu de coteaux noirs, de châtaigniers et d'arbres sombres, je trouve un vallon enchanteur.

Ici sont les étuves sulfureuses de Saint-Germain ; là des ruines de châteaux antiques ; plus loin, la célèbre grotte du chien ; partout des allées percées dans des bois d'une profondeur et d'une étendue immense ; enfin au milieu du vallon, dans la bouche d'un volcan éteint, un lac, le lac d'Agnano, dont la moitié est couronnée de deux rangs de hauts peupliers, le lac d'Agnano qui roule les flots les plus purs, et que mille oiseaux aquatiques peuplent, animent, et sillonnent sans cesse à l'envi.

J'entrai d'abord dans les étuves de St.-Germain.

Dans une maison bâtie exprès, s'élè-

vent de la terre, en plusieurs endroits, dès vapeurs de soufre plus ou moins fortes. On reste au milieu de ces vapeurs plus ou moins de temps, suivant le degré de maladie. C'est ainsi qu'on prend les bains secs. J'avois peine à respirer dans certaines chambres. La vapeur me brûloit la plante des pieds. Les murailles sont enduites de soufre.

A quelques pas de ces étuves, vous trouvez la grotte du Chien; c'est une excavation dans le rocher, qui peut contenir trois personnes.

Mon guide avoit amené un chien. A peine avoit-il ouvert la grotte, que le malheureux voulut fuir; mais son maître le prit par les quatre pattes, et le coucha sur le côté. Au bout d'une seconde, la vapeur qu'en cet endroit exhale la terre, commença à agir sur l'animal. Il enfla, se roidit, eut des convulsions, il avoit perdu le mouvement, il expiroit. On le

traîne hors de la grotte, on l'expose au grand air. — Il court.

L'expérience du pistolet n'a pas réussi : tiré à deux pouces de terre, il a parti ; ordinairement, à cette distance, il ne part pas.

En sortant de la grotte, j'ai laissé mon escorte, et j'ai fait seul, à pied, le tour du lac. Je me suis assis sur les bords, j'ai regardé les flots ; en les regardant, j'ai rêvé.

J'ai été ému du contraste de ce calme heureux, de ce doux murmure, de ces ondulations insensibles des eaux du lac, avec l'agitation, avec les vagues, avec le bruissement de la mer que je venois de quitter tout à l'heure.

Combien je me suis plu dans ce charmant vallon ! Le ciel étoit parfaitement beau, quelques légers nuages, d'une teinte argentée, en adoucissoient l'azur. J'aimois à les voir passer sur ma tête.

Aimable union des couleurs et de ces eaux, et de ce ciel, et de ces montagnes, et de ces rayons vifs du soleil couchant, qui étinceloient.

Je dirai aux cœurs mélancoliques et tendres qui iront à Naples : « Ne manquez pas d'aller vous asseoir sur les « bords du lac d'Agnano. »

LETTRE XCVI.

A Portici.

Il faut voir Portici, non pour le château du roi, qui n'a rien de bien important ni en architecture, ni en ornemens extérieurs, mais pour sa situation pittoresque.

Portici est assis sur Herculanum, au milieu des gazons et des fleurs, entre le Vésuve qui, au-dessus de sa tête, fume, et la mer qui, à ses pieds, bouillonne.

Herculanum, le Vésuve et la mer, menacent tous les trois d'engloutir Portici : le Vésuve dans ses laves ; la mer dans ses flots ; Herculanum au milieu de ses ruines.

Portici mérite encore d'être vu pour quelques statues de marbre qui décorent son péristile, surtout pour les statues équestres des deux Balbus, monument de la reconnoissance ou de la flatterie, car on a prostitué les statues dans tous les temps. Ce n'est pas que je sois aussi enthousiaste que beaucoup d'amateurs, de celle du fils ; il est placé naturellement à cheval ; mais il a une figure ignoble ; mais il se tient en paysan ; mais le cheval, qui est du marbre, paroît de marbre.

Les objets les plus dignes de votre curiosité sont deux cabinets, l'un de peintures antiques, et l'autre de vases, d'instrumens et de statues, également antiques.

Un volume entier ne décriroit pas tout ce qui intéresse dans le second de ces cabinets (1).

Tout y est en effet, ou ingénieusement inventé, ou élégamment travaillé, ou formé de matières précieuses, et d'ailleurs antique et romain.

Les Romains avoient travaillé les lampes avec un soin singulier. Tous les ornemens, toutes les formes des lampes sont animés de figures d'hommes et d'animaux, dans la composition desquelles le goût s'est plu, ou l'imagination s'est jouée.

J'ai remarqué, entr'autres, celle-ci : à l'extrémité d'une table de bronze, s'élève le tronc d'un vieil arbre; il a déjà

---

(1) M. le Chevalier de Non, ci-devant chargé des affaires de France à Naples, a fait une collection très-précieuse de vases antiques. On connoît le goût, les talens et les connoissances de cet amateur des arts.

perdu ses feuilles, et il va perdre ses branches; à toutes ses branches sont négligemment attachées, par des chaînes légères qui les suspendent à différentes hauteurs, et à différens intervalles, sept à huit petites lampes de bronze, toutes variées dans leur volume et dans leurs formes, toutes ciselées avec un art, avec une élégance admirables.

Cette élégance et cet art ne se font pas moins admirer dans les candélabres, dans les trépieds, dans les *lecti-sternium*, surtout dans un trépied formé par trois satyres, qui portent sur leur tête une large cuvette; ils respirent: c'est avoir coulé la vie en bronze.

Voilà presque nos instrumens d'agriculture et de chirurgie. La nécessité a dicté à peu près les mêmes arts et les mêmes lois par toute la terre.

Cette collection d'instrumens de chirurgie, d'agriculture, de cuisine, de mu-

sique, de guerre, de religion offerts ensemble à l'imagination et à l'œil, présente un tableau bizarre.

La forme des vases, et particulièrement des coupes, est délicieuse : on veut y boire.

Je me suis assis dans une chaise curule.

Je n'avois jamais vu de *lacrymatoires*, de ces petites fioles où l'on recueilloit les larmes qui avoient coulé sur les tombeaux. On les feroit aujourd'hui plus petites. Il vaut bien mieux n'en pas faire. Les Romains avoient outré tout; la nature étoit pour eux trop étroite; ils tâchoient d'en sortir de tous les côtés. L'idée de la conquête du monde, qui étoit la première idée romaine, avoit donné le ton à toutes les autres; il falloit bien que toutes les autres fussent exagérées, pour être d'accord avec celle-là.

Qui ne seroit surpris, en parcourant les restes d'Herculanum, de rencontrer

des œufs entièrement conservés, ainsi que du pain, du blé, de l'huile, du vin, comme aussi des réchauds, avec leurs charbons et cendres.

On est étonné et ravi que quelque chose de si périssable ait échappé à tant de siècles qui ont passé dans Herculanum.

On aime à voir un grain de blé triompher du temps, comme la statue de bronze, et partager avec elle l'éternité.

Mais ce qui frappe et étonne peut-être encore davantage, ce sont des manuscrits brûlés qui gardent dans cet état les pensées qui leur ont été confiées. Le feu s'est arrêté à elles, et leur a laissé tout juste ce qu'il falloit de matière pour leur conserver l'existence. Mais comment les tirer de là? Comment rétablir entre elles la communication interrompue par le feu?

Le moyen a été trouvé; mais il exige une patience inimaginable, une dextérité extrême, et beaucoup d'années. On dé-

roule insensiblement avec une lenteur et une précaution infinies, chaque couche de cendre : et à mesure qu'on la déroule, une feuille d'un papier léger comme le souffle, la suit par derrière, la saisit, se l'applique, se l'attache : elle reçoit une ligne, et puis une autre, quelquefois au bout d'un mois elle s'est emparée d'une page.

Quel soin pour empêcher que toutes ces cendres, quand on les remue, ne se confondent, et pour que ces signes de la pensée conservent entre eux leur vraie place, qui fait toute leur existence !

La partie de ces manuscrits conservée est celle qui a été brûlée ; l'autre, que le feu n'a pas touchée, a péri.

On est parvenu à ressusciter un manuscrit grec sur la musique. L'opération eût pu être moins lente, mais elle dépend du gouvernement.

Les bustes et les statues de bronze sont

la plupart du meilleur goût et du plus beau travail. Rien n'est comparable surtout à un *Faune* qui dort. Il est véritablement endormi.

J'ai admiré aussi deux jeunes lutteurs ; ils sont tous nus, ils vont lutter ; on a peur, car on oublie qu'ils sont de bronze. J'ai été tenté de leur adresser ce vers de M. Roucher ;

Pour des combats plus doux l'Amour forma vos ames.

Tous les appartemens du cabinet sont pavés de débris de mosaïques trouvés dans Herculanum.

Je ne dois pas omettre un des monumens les plus curieux de ce cabinet célèbre ; ce sont des fragmens d'un enduit de cendres, qui, lors d'une éruption du Vésuve, surprirent une femme, et l'enveloppèrent en entier.

Ces cendres, pressées et durcies par le temps autour de son corps, l'ont pris et

moulé parfaitement. Plusieurs fragmens de cet enduit conservent l'empreinte des formes particulières qu'ils ont reçues. L'un possède la moitié du sein; il est d'une beauté parfaite; l'autre une épaule; l'autre une portion de la taille : ils nous révèlent de concert, que cette femme étoit jeune, qu'elle étoit grande, qu'elle étoit bien faite, et même qu'elle fuyoit en chemise; car des morceaux de linge sont attachés à la cendre.

LETTRE XCVII.

A Salerne.

La route de Pompeïa à Salerne est délicieuse.

On marche d'abord sur une lave qui coula il y a quelques années depuis le sommet du Vésuve jusqu'à la mer.

Ce n'est plus ensuite de tous les côtés, surtout depuis un petit bourg qu'on nomme *la Cave*, qu'une allée d'arbres qui serpente dans un pays enchanté.

Que ces montagnes sont vertes ! comme elles sont bien cultivées ! Les charmantes maisons semées çà et là ! Le voyageur ne peut s'empêcher de croire que c'est là qu'on est heureux, qu'on l'est du moins pendant l'été. On voudroit s'arrêter partout. Mille ruisseaux se cachent dans ces montagnes et murmurent ; mille ruisseaux se montrent dans ces vallons, et murmurent ; on n'entend que ruisseaux et qu'oiseaux. On respire à midi la fraîcheur du soir : l'été ici ne fait que passer.

Mais déjà j'aperçois Salerne.

A qui appartient cette jolie maison située au haut de la montagne ? A des moines. Et celle-ci sur le penchant ? A des moines. Et cette autre au pied du coteau ? A des moines. — Les moines possèdent donc Salerne.

Il y a dix couvens de moines, cinq paroisses, un évêché, deux séminaires, un chapitre et dix mille ames à Salerne : il y a tant de couvens dans la ville, qu'il n'y a pas un vaisseau dans le port.

Misérable ville dévorée par des insectes blancs, noirs, gris, rouges, de toutes les couleurs ! Toutes les maisons en sont pleines. Le temps viendra où les Italiens, en se décrassant, secoueront aussi cette vermine.

Salerne n'offre aucun monument curieux ; seulement la cathédrale est précédée d'un portique qui fait admirer des colonnes.

On admire encore, dans l'église, des bas-reliefs. L'un d'eux représente la mort d'Adonis : un Christ mourant n'est pas loin.

Les murs qui environnent l'autel sont chargés d'*ex-voto*, et de membres du corps humain, en cire, affectés chacun

de la maladie dont l'*ex-voto* l'a guéri. On diroit qu'il y a eu là, pendant quelque temps une manufacture de miracles.

La manie d'avoir des coureurs s'est étendue de Naples jusqu'à Salerne. J'ai vu deux misérables coureurs devant un misérable carrosse attelé à deux misérables chevaux qui traînoient deux misérables gentilshommes.

La misère, fardée de luxe, est effroyable.

LETTRE XCVIII.

A Pæstum.

Sur le fronton d'un temple.

NON, je ne suis point à *Pæstum*, dans une ville de Sybarites.

Jamais les Sybarites n'ont choisi pour

habitation un si horrible désert, n'ont bâti de villes au milieu des ronces, sur un sol aride, dans un lieu où le peu d'eau qu'on rencontre est croupissant et salé.

Menez-moi dans un de ces bosquets de roses qui fleurissent encore dans les vers de Virgile (1). Montrez-moi des bains d'albâtre; montrez-moi des palais de marbre; offrez-moi partout la volupté, l'élégance et l'amour, et vous pourrez me faire croire que je suis à *Pœstum*.

Il est pourtant vrai que ce sont les Sybarites qui ont bâti ces trois temples dans l'un desquels j'écris cette lettre, assis sur les débris d'un fronton qui a vaincu deux mille ans.

Des Sybarites et des ouvrages de deux mille ans!

---

(1) Biferique rosaria Pœsti.

Comment donc des Sybarites ont-ils imaginé et mis debout des colonnes d'un nombre si prodigieux, d'une matière si vile, d'un travail si brut, d'une masse si lourde et d'une forme si monotone?

Les colonnes grecques n'avoient pas coutume d'écraser le sol; elles montoient avec légèreté dans les airs; elles s'élançoient: celles-ci, au contraire, s'affaissent avec pesanteur sur la terre; elles tombent. Les colonnes grecques avoient une taille élégante et svelte, autour de laquelle le regard fuyoit toujours; celles-ci ont une taille évasée et pesante, autour de laquelle les yeux ne sauroient tourner: nos crayons et nos burins, qui flattent tous les monumens, ont cherché vainement à l'amincir.

Je suis de l'avis de ceux qui pensent que ces temples sont les premiers essais de l'architecture grecque, et n'en sont pas les chefs-d'œuvres. Lorsqu'elle a cons-

truit ces piliers, elle cherchoit encore la colonne.

Cependant il faut convenir que, malgré leur rusticité, ces temples offrent des beautés; ils offrent du moins la simplicité, l'unité, l'ensemble, qui sont les premières des beautés: l'imagination peut suppléer presque toutes les autres, elle ne peut suppléer celles-ci.

On ne pénètre pas dans ces lieux sans émotion. J'avance à travers des campagnes désertes, dans un chemin affreux, loin de toutes traces humaines, au pied de montagnes décharnées, sur des rivages où la mer est seule; et tout à coup voilà un temple, en voilà deux, en voilà trois: j'approche à travers les herbes, je monte sur le socle d'une colonne, ou sur les débris d'un fronton; une nuée de corbeaux prend son vol, des vaches mugissent dans le fond d'un sanctuaire; la couleuvre, entre les colonnes et les ronces,

siffle et s'échappe : cependant un jeune pâtre, appuyé nonchalamment sur une corniche, remplit des sons d'un chalumeau le vaste silence de ce désert.

On peut juger combien cet endroit est sauvage ; il n'y a pas quarante ans qu'un chasseur, en suivant un sanglier, rencontra ces ruines ; il les trouva.

Aujourd'hui Pœstum n'est, pour ainsi dire, habité que par des voyageurs français, anglais, russes, et non par des Napolitains.

Le propriétaire du sol n'a pas été fort touché de la découverte : c'est un prince. Il a laissé ces temples à la destruction.

Quel dommage qu'il faille sitôt quitter ces lieux, qu'il faille déjà finir cette lettre ! Mais la chaleur est extrême ; il n'y a d'abri nulle part. Je voudrois pourtant bien recueillir et remporter dans mon cœur toutes les sensations que je viens d'éprouver. — Qu'on me laisse pui-

ser encore, dans cette solitude, dans ce désert, dans ces ruines, je ne sais quelle horreur qui me charme. — Oui, j'aime à reculer de deux mille ans dans le passé, au milieu des ruines d'une ville grecque et parmi les Sybarites.

LETTRE XCIX.

A Naples.

J'ARRIVAI hier de Salerne, où j'avois été coucher en quittant Pœstum.

J'ai fait toute cette course avec une célérité prodigieuse, dans un de ces cabriolets qui sont en si grand nombre à Naples. Il étoit traîné par un seul cheval. J'ai fait, en deux jours et demi, cent vingt milles.

Je me suis arrêté à Portici, pour voir le cabinet des peintures antiques, et le théâtre d'Herculanum.

Le Vésuve dans une éruption, couvrit Herculanum, non-seulement de cendres comme Pompeïa, mais de couches de laves très-épaisses. Herculanum est resté enseveli pendant seize siècles. Le hasard, qui, avec le génie, a seul le privilége de déchirer les voiles de la nature et du temps, l'a découvert.

Pour voir le théâtre d'Herculanum, il faut descendre à la lueur d'un flambeau, sous une voûte humide. Il faut errer long-temps dans les corridors d'un amphithéâtre circulaire.

On admire en passant la solidité et la masse de ce grand monument bâti pour des milliers de siècles, mais non pas pour le Vésuve.

Après bien des détours, on arrive devant la scène : à chaque coin on voit un piédestal, avec cette inscription :

Claudio et Papirio consulibus Herculanenses posuêre post mortem.

C'est exactement l'inscription : *A Louis XIV, après sa mort.*

Le cabinet des peintures antiques, tirées des fouilles d'*Herculanum*, de *Pompeïa* et de *Stabia*, est intéressant. Cependant ces peintures, les unes à fresque, les autres à l'huile, plusieurs incrustées dans le marbre, sont placées ou dans un jour peu favorable, ou hors de la portée de l'œil, et échappent à l'admiration.

Les animaux sont rendus avec une élégance et une vérité qui étonnent. A-t-on cueilli ces fruits et ces fleurs ?

Les ornemens sont véritablement des ornemens ; car à peine en sont-ils. On les prendroit la plupart pour des jeux du goût de Raphaël ; quelques-uns pour des fantaisies de l'imagination chinoise.

J'ai remarqué un petit chariot traîné par deux abeilles : un papillon est assis sur le siége en cocher ; il tient les rênes avec ses pattes.

J'en ai remarqué un autre traîné par un perroquet, et guidé par une cigale.

Un troisième, chargé d'une aiguière entrelacée de roses, est conduit par deux petites sirènes.

Le pinceau a très-heureusement réalisé ces jolis rêves.

La plupart des grands tableaux sont aussi d'une composition grecque, c'est-à-dire, fort simple, mais infiniment délicate. — C'est un centaure dompté par l'Amour. — Une nymphe qui cueille une fleur. — Une bacchante nue et jolie, couchée sur un monstre marin, à qui elle présente à boire. — Une dryade surprise dans le sommeil, et embrassée par un faune. — Un danseur qui, sur une corde, déploie toute l'adresse et toute la vigueur du corps de l'homme. — Une belle danseuse qui, sous le voile le plus transparent, développe toute la grâce et toute la souplesse voluptueuse d'un corps de

femme. — C'est encore le vieux Silène, élevant entre ses bras un petit enfant qui tend ses mains vers une grappe de raisin, que lui présente d'un air tendre, par-dessus la tête du vieillard, une fille charmante. — Enfin un jeune homme, tandis que lui parle en souriant une jeune beauté, suit d'un regard amoureux, sur ses lèvres, le sourire et la parole.

Chacun de ces tableaux, vous le voyez, n'est qu'une pensée, comme chaque ode d'Anacréon, qu'un sentiment.

LETTRE C.

AU SOMMET DU VÉSUVE.

A la lueur d'une éruption, à minuit.

J'AI tracé ces deux lignes sur le sommet du Vésuve, à la lueur d'une éruption.

C'est comme une médaille que j'ai

frappée pour constater mon voyage; pour rappeler un jour à ceux de mes enfans qui viendroient assister aussi à cet admirable incendie, ce moment de la vie de leur père; pour embellir encore à leurs yeux, de ce souvenir, un tableau si magnifique.

Arrivé vers les six heures du soir à *Résina*, petit village au-delà de *Portici*, je quitte la voiture qui m'a conduit, et je monte sur un mulet. Trois hommes robustes m'accompagnent avec une provision de flambeaux.

Je commence par monter entre deux champs couverts de peupliers, de mûriers, de figuiers entrelacés de vignes souples et vigoureuses, qui tantôt s'appuient et se suspendent à ces arbres, tantôt montent et se soutiennent d'elles-mêmes au milieu des airs.

On me fit remarquer, en passant, la maison où Pergolèse vint essayer d'adou-

cir cette mélancolie si heureuse et si fatale, à laquelle il dut, à vingt-sept ans, son *Stabat* immortel et sa mort.

Après avoir traversé pendant une heure de beaux vergers, j'arrive à une *lave* immense.

Le Vésuve la vomit dans une éruption, il y a environ soixante ans.

Elle fit pâlir toute la ville de Naples; mais après l'avoir menacée un moment, elle s'arrêta là.

Quoiqu'arrêtée et éteinte, elle effraie encore et menace.

Les bords de cette lave sont tapissés, comme les bords de la Seine, de gazons et de fleurs, et ombragés çà et là de jeunes arbustes qu'une cendre féconde arrose, pour ainsi dire, et nourrit toujours.

Après avoir suivi quelque temps un sentier très-difficile, je me trouvai sur

des rochers affreux, au milieu de la cendre mouvante.

Là, la terre cesse pour le pied des animaux, mais non pas pour celui de l'homme, qui a trouvé presque toutes les bornes que lui avoit prescrites la nature, et souvent les a franchies.

Là il fallut gravir péniblement des monceaux de scories qui s'écrouloient sous mes pas.

Je m'arrêtai un moment pour contempler.

Devant moi, les ombres de la nuit et les nuages s'épaisissoient de la fumée du volcan, et flottoient autour du mont; derrière moi, le soleil, précipité au-delà des montagnes, couvroit de ses rayons mourans la côte de Pausilippe, Naples et la mer; tandis que sur l'île de Caprée la lune à l'horizon paroissoit; de sorte qu'en cet instant je voyois les flots de la mer étinceler à la fois des clartés du

soleil, de la lune et du Vésuve. Le beau tableau !

Lorsque j'eus contemplé cette obscurité et cette splendeur, cette nature affreuse, stérile, abandonnée, et cette nature riante, animée, féconde, l'empire de la mort et celui de la vie, je me jetai à travers les nuages, et je continuai à gravir. — Je parviens enfin au cratère.

C'est donc là ce formidable volcan qui brûle depuis tant de siècles, qui a submergé tant de cités, qui a consumé des peuples, qui menace à toute heure cette vaste contrée, cette Naples, où dans ce moment on rit, on chante, on danse, on ne pense seulement pas à lui. Quelle lueur autour de ce cratère! Quelle fournaise ardente au milieu! D'abord, ce brûlant abîme gronde; déjà il vomit dans les airs avec un épouvantable fracas, à travers une pluie épaisse de cendres, une immense gerbe de feux : ce sont des

millions d'étincelles ; ce sont des milliers de pierres que leur couleur noire fait distinguer, qui sifflent, tombent, retombent, roulent : en voilà une qui roule à cent pas de moi. L'abîme tout à coup se referme ; puis tout à coup il se rouvre, et vomit encore un autre incendie : cependant la lave s'élève sur les bords du cratère ; elle se gonfle, elle bouillonne, coule..... et sillonne en longs ruisseaux de feu, les flancs noirs de la montagne !

J'étois vraiment en extase. Ce désert ! cette hauteur ! cette nuit ! ce mont enflammé ! Et j'étois là.

J'aurois voulu passer la nuit auprès de cet incendie, et voir le soleil, à son retour, l'éteindre de l'éclat de ses rayons éblouissans.

Mais le vent qui souffloit avec impétuosité, m'avoit déjà glacé ; je descendis : avec quel chagrin ! il en coûte de détacher d'un pareil tableau le regard qui sera le dernier !

Adieu Vésuve, adieu lave, adieu flamme dont resplendit et se couronne ce profond abîme! adieu, enfin, mont si redoutable et si peu redouté! Si tu dois submerger dans tes cendres, ou ces châteaux, ou ces villages, ou cette ville, que ce ne soit pas du moins dans le moment où mes enfans y seront.

Mes guides avoient allumé leurs flambeaux. Je descendis, ou plutôt je roulai, enfoncé dans la cendre jusqu'à mi jambes: je roulai si vîte (on ne peut faire autrement), que je ne mis qu'une demi-heure à descendre un espace que j'avois mis plus de trois heures à gravir. Un de mes souliers, déchiré en mille pièces, m'abandonna à moitié chemin; l'autre à l'endroit où j'avois quitté les mulets.

En descendant, je rencontrai des Anglois qui montoient au cratère; nous nous arrêtâmes, nous parlâmes du Vésuve; nous troublâmes un moment de la clarté

de nos flambeaux, la nuit étendue sur ce fleuve de lave, et du son de nos voix ce profond silence.

Nous nous dîmes adieu, et je poursuivis ma route. Enfin j'arrivai à *Portici* bien harassé; je me couchai, en arrivant, et dormis d'un profond sommeil.

Mais à six heures du matin je me réveillai, en retrouvant le sommet du Vésuve, et son cratère, et son incendie, et sa lave devant mon imagination. Mon ame frémissoit encore de toutes les émotions qu'elle avoit éprouvées la veille.

L'éruption du Vésuve est un de ces spectacles que ni le pinceau, ni la parole ne sauroient reproduire, et que la nature semble s'être réservé de montrer seule à l'admiration de l'homme comme le lever du soleil, comme l'immensité des mers.

LETTRE CI.

A Naples.

Voici quelques aperçus sur les habitans du royaume de Naples.

La première chose qui m'a frappé, après avoir regardé l'espèce humaine dans l'Italie, c'est que l'espèce humaine est presque la même dans tous les Etats civilisés, excepté pourtant en Angleterre, car elle y est libre. Elle est la même pour le fond; elle est aussi peu différente dans les formes; seulement elle varie par des *plus* ou des *moins*, difficiles, à la vérité, à déterminer, à cause de l'imperfection des signes et du défaut des mesures.

On ne réfléchit pas assez que la plupart des phrases faites, qui roulent de-

puis long-temps dans le commerce de la pensée, ne peuvent presque plus aller aux choses, tant les choses ont partout changé.

Les phrases usitées dans le langage d'une nation n'auroient pas moins besoin que les monnoies, d'être de temps en temps refondues, mais les grands écrivains et les philosophes, qui seuls possèdent le coin propre à les frapper, sont infiniment rares.

La population du royaume de Naples, dans les endroits habités, est prodigieuse; c'est que le climat, le sol, la mer et les mœurs y sont naturellement très-féconds. On y vit à peu de frais, on vit de peu, on vit long-temps.

On vit à peu de frais : la chaleur du climat émousse singulièrement la faim; et si elle aiguise la soif, elle multiplie en même temps les moyens de la satisfaire; les Apennins désaltèrent le Napo-

litain de leurs neiges ; la mer le nourrit de ses poissons et de ses coquillages ; la cendre du Vésuve, de fruits et de blé : on est vêtu du climat.

On vit de peu : en effet, point de travail et beaucoup de sommeil.

On vit long-temps : à Naples, la sobriété et le repos économisent singulièrement la vie. La vie s'use beaucoup plus vîte en France, où sans cesse les travaux, les passions et la misère la fatiguent. D'ailleurs les maladies ici sont très-rares ; car le relâchement, causé par la chaleur, y prévient les maladies chroniques ; et la transpiration, causée également par la chaleur, y guérit les maladies aiguës : et puis, presque partout des eaux thermales, et presque nulle part des médecins.

La végétation humaine a donc à Naples toute sa fécondité, toute sa vigueur et toute sa durée naturelle. Aussi l'abon-

dance de la population est-elle extrême à Naples. On la voit. Partout on fend la foule; partout on craint d'écraser un enfant : les places, les rues, les boutiques, les maisons semblent inondées d'habitans.

Cette population, toujours courante, pour ainsi dire, à travers la ville, est continuellement sillonnée par une multitude de carrosses, et surtout de petites calèches, qui ne vont pas, mais qui volent.

Cependant il arrive dans les rues fort peu d'accidens.

Le mouvement de la rue St.-Honoré, à Paris, n'est pas comparable au mouvement de la rue de Tolède, à Naples.

Lorsque le soir vous allez dans la rue de Tolède, la multitude des flambeaux portés par la multitude des coureurs, devant la multitude des voitures, vous présente l'aspect d'un grand convoi funèbre.

LETTRE CII.

A Naples.

Suite de la précédente.

Le climat a ici toute son influence, ici règne, sans aucune contradiction, la législation du soleil, c'est-à-dire, un relâchement universel dans tous les rapports et dans toutes les parties de la vie ou civile, ou politique, ou naturelle.

Rien ne se fait, de tout ce qui ne peut se faire, sans un certain degré de tension dans la fibre, comme il y a des voix qui n'arrivent point à l'octave.

La religion n'est que de la superstition; elle est d'ailleurs très-commode. Dire qu'on a de la religion, c'est en avoir. Un quart du peuple se passe de la messe.

On se met rarement à genoux dans les églises. On n'y va que lorsqu'il y a des illuminations et de la musique; lorsqu'il y a opéra dans les églises. Il est permis à tout le monde de parler, de prêcher, de déclamer hautement contre toutes les religions, et même contre la catholique. La religion va jusqu'à la superstition, mais non pas jusqu'au fanatisme; car le fanatisme est une vigueur. Le flambeau de la religion n'éclaire ici ni ne brûle.

Le sexe, à Naples, semble être dans le commerce. Les pères, les mères, les maris, les frères, les moines, tout le monde hautement en trafique.

On se trompe à Naples, avec une fourberie singulière, mais en riant.

Tout le commerce de la vie est pour les Napolitains, un *jeu au plus fin*. Ailleurs, c'est un combat *au plus fort*.

On avoue ici qu'on a trompé, et on

s'en vante, comme on avoue et on se vante ailleurs qu'on a gagné.

Ce jeu ralentit prodigieusement la marche des affaires ; on y médite à chaque pas, comme à chaque coup aux échecs. Il se fait aussi très-peu d'affaires. Les promesses ne sont que des paroles ; on n'est lié que par des écrits, et chaque écrit recèle un procès.

La chicane, au reste, est une passion; on l'aime comme une sorte de jeu : on plaide pour se désennuyer et pour tromper.

Nulle morale dans les idées, pas même dans les sentimens. La probité paroît aux Napolitains une duperie d'esprit; la franchise, une vivacité de tempérament : l'esprit est de tâcher de tromper; l'habileté, de réussir : les vertus sont des impuissances ; les vices naissent du climat.

La sensibilité est machinale. A l'aspect de l'homme assassiné et de l'assassin, c'est par le premier que la pitié com-

mence; mais elle passe bientôt au second.

La vengeance ici est de droit naturel; c'est la seule passion qu'on connoisse. La paresse exclut l'avarice. L'amour n'est qu'un besoin; une femme n'est qu'un meuble; un amant n'est que l'homme qui l'achète.

On n'aime pas ses enfans, mais ses petits: et cet amour-là va fort loin.

La débauche ne donne pas par an, dans l'étendue du royaume, plus de mille enfans trouvés.

Très-souvent les époux qui n'ont pu faire d'enfans, en vont prendre aux enfans trouvés; on leur en vend. D'abord ils en font des jouets, ensuite des esclaves, à la fin des héritiers. La tendresse filiale n'est que de l'habitude; l'amitié, que de l'espérance; la reconnoissance, qu'un mot.

Le peu qu'on travaille, c'est pour par-

venir à ne rien faire. Ne rien faire est ici le bonheur.

Les cafés, les boutiques, les promenades, les lieux publics sont pleins dès le matin, et jusqu'à midi, de toutes sortes de gens, moines, abbés, militaires, qui lisent, en bâillant, la gazette, et regardent passer le monde.

Ne pouvant exciter en eux-mêmes des sensations par la pensée, les Napolitains demandent des sensations à tous les objets.

Il faut absolument les faire sentir, comme on fait marcher les enfans.

A midi on va dîner. Peu de gens, comme on dit, *mettent la nappe.* Après que la vanité a bien fermé la maison, on mange un morceau dans un coin. Quand l'estomac est rempli, on se couche, on se couche tout nu ; et une heure avant la nuit, on se lève, on se rhabille, on retourne au café, ou bien l'on monte en voiture pour la promenade.

C'est dans ce moment que l'essaim des coureurs prend l'essor, et remplit la ville. La profession, ici, de quinze mille personnes; c'est d'être devant un carrosse; la profession de quinze mille autres, c'est d'être derrière.

On va se promener au *Môle* ou à *Kiaïa*, ou le long de la côte de Brésilique; jamais hors de Naples, jamais à pied. Un gentilhomme n'oseroit paroître le soir dans les rues, à pied: il seroit déshonoré.

On reste à l'opéra, ou à la promenade, ou à la taverne, ou à l'académie, jusqu'à cinq heures du matin.

Vous ne trouvez sur les visages, ni joie, ni plaisir, ni contentement: à la vérité, vous n'y trouvez point de peine.

Le souverain bien, comme je l'ai dit, c'est, pendant le jour, de ne rien faire; le soir, c'est de respirer. Le soir, la

fièvre de la chaleur se relâche, cela suffit au bien-être.

Peu de personnes savent jouir de la nature, qui est admirable; on n'en a pas la force. La nature ici n'a pas d'amans. Le peuple entier est blasé. La plus grande partie du peuple ne travaille tout juste qu'autant qu'il faut pour ne pas mourir de faim. On appelle ces gens-là : *Lazaroni*.

Les Lazaroni ne font pas de classe à part; il y en a dans tous les états : ce sont tout simplement des fainéans. Au reste, s'ils travaillent moins, c'est qu'ils ont moins besoin de travailler pour vivre. Chez eux, ce n'est pas vice, c'est tempérance. Eh! quel homme travaille sur la terre, si ce n'est pour ne plus travailler?

Quand un *Lazaroni* a gagné pendant quelques heures, de quoi vivre pendant quelques jours, il se repose, ou se promène, ou se baigne; il vit.

Le sexe est très-laid à Naples. La beauté du sexe est une fleur qui demande un air humide et un climat tempéré. Tous ces traits heureux, que la nature semble avoir choisis pour former la beauté, s'altèrent ici très-promptement, attaqués à la fois par le climat, l'éducation et les mœurs.

Au reste, ces mêmes influences, en ôtant la beauté aux femmes, semblent l'avoir transportée aux hommes : ils sont en général assez beaux.

LETTRE CIII.

A Naples.

Suite de la précédente.

Les beaux arts ne sont plus connus à Naples, si vous en exceptez pourtant la musique ; car dans un grand nombre de

conservatoires, on travaille plus que jamais la voix, on la cultive à l'envi. Des lois, des bulles, et la nature ont défendu, mais en vain, de pousser, par la castration, jusqu'au *si naturel*, la voix de l'homme : ce son là est payé si cher ! ceux qui ont le bonheur de pouvoir le former, sont si honorés ! Farinelli a gouverné les Espagnes.

Naples a encore de grands hommes ; ce sont des castrats.

Les arts mécaniques sont ici dans l'enfance.

Les arts mécaniques manquent ici des instrumens les plus communs aujourd'hui dans le reste de l'Europe. Ici on met huit jours à faire un ouvrage qui, en France, coûteroit une heure.

Le commerce, le service militaire, une grande partie de l'industrie et de la culture sont dans les mains des étrangers.

Cependant les nationaux commen-

cent, depuis peu de temps, à s'en mêler. On attend, dans ce moment, le premier vaisseau qui ait jamais tenté d'aller s'approvisionner directement dans nos ports, de sucre et d'indigo. Le capitaine de ce vaisseau sera, pour Naples, un Colomb.

Cette année a vu la première gazette napolitaine.

Mais comment se fait-il qu'un petit État puisse subsister, surchargé d'une extrême population, d'une nombreuse mendicité, d'une domesticité prodigieuse, d'un clergé séculier et régulier considérable, d'un militaire de plus de vingt mille hommes, d'un peuple de nobles, et d'une armée de trente mille gens de justice?...

La mer, le climat et le sol résolvent ce problême : le climat, en réduisant tous les besoins ; la mer, en apportant de tous côtés ses coquillages et ses pois-

sons ; le sol, en donnant quatre récoltes différentes.

Remuer un peu la terre ou plutôt la cendre, c'est labourer.

Cette cendre est très-féconde au pied du Vésuve ; elle le seroit bien davantage si elle étoit non pas sollicitée, mais aidée.

Ce devroit être l'œuvre du gouvernement, mais il n'y est pas disposé. Loin de combattre la mollesse des Napolitains, il la favorise au contraire.

Le climat, sans doute, pousse ici l'espèce humaine à la paresse, mais pas avec assez de violence pour que des influences morales et politiques ne puissent la retenir et la repousser au travail.

On pourroit, par des moyens législatifs, tendre l'esprit.

On pourroit, par l'éducation et par des bains, neutraliser, pour ainsi dire, l'excès de la chaleur, comme les Ro-

mains l'avoient fait. Mais il n'y a pas même ici un seul bain public.

L'esprit n'est point rare à Naples ; le climat est favorable, ainsi que la situation physique. Cette mer, cette terre, ce soleil, un regard d'Auguste, et la lecture d'Homère, ont produit l'Enéide.

Mais aujourd'hui, sur cent personnes, deux tout au plus savent lire. Il existe des provinces entières où il n'y a pas de maîtres d'école.

Le peu de littérature qui circule parmi un petit nombre de personnes, se borne à des traductions d'ouvrages français. C'est nous qui, dans l'Italie, fournissons maintenant des modes aux femmes, et des opinions aux hommes. Tous nos grands écrivains sont connus, sont traduits, et sont compilés.

J'ai trouvé l'ouvrage de M. Necker dans la tête, dans l'estime, et dans les entretiens de tout ce qui veut prendre

la peine de penser, ou qui s'en est fait un besoin. On proclame ici M. Necker, comme le fera la postérité, l'*instituteur des assemblées provinciales en France.*

On parle sans cesse de Paris à Naples. Les Français sont aujourd'hui les Grecs de l'Univers ; les Anglais en sont les Romains. L'éloignement, l'imagination, et surtout le mécontentement nous prêtent beaucoup d'avantages.

Mais tout ce que je viens de dire n'a lieu que dans une sphère très-peu nombreuse.

Disons encore un mot de la condition du peuple.

La misère ne fait point de mendians à Naples, point de soldats, peu d'enfans trouvés. La vie y est si facile ! elle y est si naturelle !

La misère commet ici très-peu de vols caractérisés, et très-peu d'assassinats.

La filouterie y est plus une tromperie

qu'un vol : quand le peuple en voit faire une, il rit, et il laisse faire.

La vengeance seule assassine.

La débauche fait plus partie de l'oisiveté que de la volupté. Il y a beaucoup de femmes publiques ; mais elles n'ont rien qui les distingue ; elles sont mêlées dans leur sexe.

La débauche a moins de crimes et de malheurs à Naples que partout ailleurs ; elle en a moins qu'à Paris. C'est qu'elle n'est à Naples ni une profession ni un art.

On n'a encore, à Naples, rien épuré, rien dépravé, rien perfectionné. Les vices, les vertus, tout cela est brut encore ; et sort, pour ainsi dire, tout à l'heure, du corps humain.

Naples ne cherche encore les regards ni de l'Europe ni de l'avenir.

LETTRE CIV.

A Naples.

Suite de la précédente.

Le gouvernement est tel, dans ce royaume, qu'il n'y est souvent qu'un désordre de plus.

L'autorité souveraine est encore incertaine, en grande partie, entre le roi, le pape et les barons, mais surtout entre les barons et le roi.

Le combat de ces petites forces individuelles des barons contre la force prépondérante du roi, n'est pas terminé encore.

Mais cela ne tardera pas ; c'est le sort général de toutes les forces : dès qu'il en existe une qui domine, elle attire et dévore, à la longue, toutes les autres.

L'histoire de toutes les sociétés civilisées n'est que l'histoire de ce phénomène, pour lequel, à la vérité, il faut plus ou moins de temps, suivant les élémens primitifs de chaque société, suivant que, dans ses commencemens, les forces y sont plus ou moins divisées; car toutes les sociétés, à travers la démocratie, ou l'aristocratie, ou la monarchie, vont plus ou moins rapidement au despotisme, comme tous les fleuves, à travers les vallons, ou les côteaux, ou les montagnes, vont à la mer.

Les barons peuvent encore faire emprisonner leurs vassaux par des ordres qui portent cette clause : *Pour des causes à nous connues.*

Ils peuvent encore faire tuer, sous leurs yeux, leurs vassaux impunément.

C'est surtout en Sicile, que les barons sont tyrans.

Il n'y a pas un an qu'on y prêchoit

que les véritables souverains, c'étoient les barons : on prioit pour les barons à la messe.

Le marquis de Caraccioli, vice-roi actuel, travaille avec succès, mais non sans danger et sans courage, à fondre le reste de la puissance des barons dans l'autorité souveraine

Avec plus de fermeté ou plus d'adresse de la part du gouvernement, cela seroit déjà fait.

Le monarque désarmera les barons, quand il voudra, avec des cordons, des emplois, des pensions, et sans Richelieu : les barons viennent d'eux-mêmes à la cour. Il faudra, il est vrai, ruiner le peuple.

Mais quand l'autorité du monarque seroit devenue souveraine, en seroit-elle plus absolue ? Non, car elle est despotique.

Le roi, sans doute, peut déjà presque

tout pour opprimer et détruire ; car il a des troupes, et ses sujets sont des lâches; mais il ne peut encore presque rien pour protéger et créer.

Je ne donnerai qu'une preuve de la la lâcheté des Napolitains. Un de leurs vice-rois aimoit la chasse : pour le malheur des habitans de la petite île de *Procida*, il vint des faisans dans cette île : aussitôt une loi martiale ordonne aux habitans un massacre général de tous les chats. On tue. Les rats multiplièrent au point qu'ils attaquoient impunément les enfans dans leur berceau. Ils rongeoient le nez et les oreilles de ces malheureux. Que firent alors les pères et les mères? Les mères pleurèrent; — et les maris? ils se plaignirent! Voilà la lâcheté de ces hommes-là. Heureusement le vice-roi mourut, et dans l'île de *Procida* il ne fut plus affreux d'être mère.

M. de***, qui semble n'avoir voyagé

que pour flatter, a dit que le vice-roi fut touché des larmes et des plaintes des habitans.

Cela n'est pas vrai. Ils prioient Dieu (c'étoit leur terme) d'amollir le cœur du vice-roi. Les lâches! que n'endurcissoient-ils le leur! ou plutôt que ne l'avoient-ils plus tendre pour leurs enfans!

De quoi se plaignent les peuples, quand ils poussent plus loin la servitude, que les princes la tyrannie?

LETTRE CV.

A Naples.

Suite de la précédente.

J'AI dit que le roi ne pouvoit encore rien pour protéger et créer.

Que peut en effet un monarque avec

des revenus très-modiques, avec un peuple ignorant, avec une nation dont la soumission est plutôt l'habitude de souffrir un maître, que la nécessité sentie d'avoir un roi?

La soumission d'un tel peuple n'étant que l'habitude de souffrir un maître, n'est aussi que l'habitude de souffrir de ce maître telle ou telle chose : elle finit ou innove.

D'ailleurs cette soumission du peuple étant moins une oppression qu'une mollesse, il ne faut pas que le roi la dérange.

L'opinion publique ici ne retient pas pour le mal, ne seconde pas pour le bien, il n'existe pas encore ici d'opinion publique. L'autorité ne contient qu'avec des baïonnettes, ne paie qu'avec de l'or, ne punit qu'avec des supplices.

Enfin le climat empêche toute tension dans les organes, toute énergie dans les

désirs, toute suite dans les idées. Comment donc créer ou améliorer?

Aussi a-t-on essayé vainement un grand nombre de changemens dans l'administration générale : les instrumens qu'on emploie sont les premiers à la combattre. Le despotisme peut bien avoir des satellites, mais non pas des serviteurs.

Tout ce que l'autorité a pu faire jusqu'ici en établissemens, elle l'a fait, elle en a créé les noms. Il n'y a pas de gouvernement au monde mieux organisé..... sur l'almanach.

Naples n'a point encore de constitution, et n'en aura peut-être jamais. Tout l'ordre politique n'y est encore que de fait, ainsi que l'ordre civil : tous les deux des conséquences du climat, de la fortune et de la position.

Le soleil veut un roi à Naples, et peut-être même un despote.

Naples a toujours cédé à la force, de quelque côté qu'elle vînt. Mais il faut qu'elle soit présente, et qu'elle agisse immédiatement.

J'ai entendu féliciter le prince, de l'état des choses que je viens de tracer. Quel malheur pour les princes, ai-je dit, quand ils préfèrent une soumission de nécessité à une obéissance d'opinion ; quand aucun corps politique ne contient, pour ainsi dire, l'autorité souveraine dans son orbite, et ne l'y retient ! Les princes n'aiment pas les résistances ; mais on ne peut cependant s'appuyer que sur quelque chose qui résiste.

Si l'autorité souveraine est foible ici pour faire du bien, elle est très-puissante pour faire le mal ; elle exile, elle dépossède, elle impose à volonté. Que dis-je ? Les impôts ne sont ici que des contributions ; on les exige.

L'autorité ne laisse guère finir les pro-

cès; car qui peut tout, ne veut jamais rien.

Une chose cependant modère le despotisme des ordres, c'est la contrariété des ordres : au milieu d'eux on respire. Le roi, à force de parler, ne se fait plus entendre; et n'exécute rien, à force de commander.

Tous les ministres sont en guerre; chacun se sert du roi tour à tour; quelquefois ils se le prêtent.

LETTRE CVI.

A Naples.

Suite de la précédente.

AVEC ce peuple, ces moyens et ces ministres, l'administration ne peut être que vicieuse.

Je me bornerai à dire, relativement aux affaires étrangères, que la politique de ce cabinet flotte sans cesse entre l'Autriche et l'Espagne; elle incline du côté de l'Autriche.

Voulez-vous savoir le poids de la France à la cour de Naples?

Le roi et la reine viennent de faire un voyage en Toscane; ils se sont embarqués pour Livourne: il a été question de mettre des estampes dans la chambre du roi. Quelles estampes a-t-on choisies? celles qui représentent les avantages des Anglais, dans la dernière guerre, sur l'Espagne et sur la France.....

Dépouiller les provinces et piller le trésor public, voilà ici, comme dans beaucoup de pays, l'administration des finances.

Les commis composent avec les contrebandiers.

Quant à la marine, la grande marine

ici est inutile ; mais M...., qui est à la tête de ce département, voudroit pouvoir dire aux Anglais, comme en France le maréchal de Cas..., *notre marine;* et l'argent du trésor coule dans la mer.

On construit dans ce moment un vaisseau de quatre-vingts canons. Ce vaisseau touche à sa fin; le port destiné à le recevoir est commencé.

Le département de la guerre est ruineux.

A Naples, une cour, un opéra, une armée, quel luxe !

Le commerce du moins est-il bien administré ? J'ai tous les vices, dit publiquement l'abbé G....; il faut donc que chacun d'eux soit payé; il me faut donc beaucoup d'or. L'abbé G... est à la tête du département du commerce.

LETTRE CVII.

A Naples.

Suite de la précédente.

De toutes les parties de l'administration, la plus vicieuse c'est, sans contredit, celle de la justice.

Il y a trop peu ici de ce qu'il y a beaucoup trop en France ; de magistrats supérieurs.

Ils sont en tout vingt et un.

Ils forment cinq chambres, composées chacune de quatre membres, et présidées successivement par le chef.

Il y a en outre un premier tribunal, appelé la *Vicairie*, et un tribunal suprême, appelé la *Chambre Royale*.

Les autres cours sont les tribunaux des barons.

La majeure partie des procès est obligée de parcourir six degrés de *juridiction*, avant d'arriver au trône, qui les renvoie souvent errer encore devant les mêmes tribunaux.

Les magistrats vendent publiquement la justice : c'est que la cour les fait; c'est que le roi les paie; c'est qu'ils sont en petit nombre; c'est qu'ils sont pris dans l'ordre des avocats, où ils étoient accoutumés à gagner beaucoup; c'est qu'enfin (et cette raison est décisive) les ministres s'accommodent mieux de magistrats corrompus.

Nulle part la magistrature souveraine n'est aussi généreuse, aussi honorable, aussi pure qu'elle l'est en France : nulle part elle ne se sent davantage.

« — Mais, en France, la vénalité des charges? me dit un avocat napolitain. » — « Malheur aux républiques, lui répondis-je, où les magistrats doivent être pris

parmi les riches; et malheur aux monarchies où ils peuvent être pris parmi les pauvres! Certes, avec des officiers roturiers et des magistrats pauvres, le monarque est bientôt un despote, et le despote un tyran!

J'ai assisté à plusieurs jugemens. Cinq juges sont autour d'une table, dans une salle assez étroite, et des avocats crient.

Les juges, pendant ce temps, s'amusent à prendre tour à tour l'éventail, le mouchoir et le bouquet, qu'ils ont chacun devant eux.

Après que les avocats ont plaidé, un des juges fait le rapport du procès à haute voix; mais les juges ne l'écoutent pas, car celui-ci ne se fait que pour la forme.

Dès qu'il est fini, on fait retirer le public, et on recommence le rapport: les juges alors écoutent, et rendent ensuite un jugement, qu'ils se donnent d'autant

moins la peine de mûrir, qu'il subira peut-être dix révisions.

Ces malheureux juges sont aux ordres de tous les ministres ; ils balayent toutes les anti-chambres ; ils passent leur vie à rendre compte de leurs jugemens : ils font pitié.

Ils ne font pas corps entre eux, mais c'est tout ce qu'il y a de bien dans la composition des tribunaux.

On prend ordinairement les juges dans la dernière vieillesse, comme on les prend ailleurs dans l'enfance. Trois des cinq conseillers de la chambre royale ont à présent quatre-vingts ans, l'un d'eux quatre-vingt-quatorze.

Leur âge nuit nécessairement à la célérité de l'expédition : la multiplicité des formes y nuit aussi ; mais rien n'y nuit davantage que l'incertitude d'une procédure uniquement formée d'une juris-

prudence douteuse, et des ordres arbitraires du roi.

Aussi les gens de loi pullulent. On compte pour le seul royaume de Naples (la Sicile à part), c'est-à-dire, pour environ quatre millions de justiciables, près de trente mille avocats ou procureurs.

Il y en a qui gagnent cinquante mille livres par an, non par leur savoir et leur intégrité, mais par leur talent pour l'intrigue et leur accès près des juges.

Les écrits que j'ai vu sortir de ce barreau sont érudits et enflés. Nulle éloquence, car nulle vertu; nulle vertu, car point de liberté. Ce n'est point le barreau de France.

Les procès sont innombrables, et durent souvent plusieurs siècles : ils finissent ordinairement, comme les incendies, par consumer les plaideurs.

Toute la noblesse cadette s'adonne au barreau : chaque famille noble a besoin

d'un chevalier qui sache la chicane, pour la défendre en justice.

On ne peut rendre le vacarme qui règne dans les salles de la Vicairie tous les matins. Tous les gens de loi, sans exception, conseillers, greffiers, procureurs, avocats, y ont un établissement. L'antre de la chicane est là.

Les avocats du premier ordre, qui sont au nombre de quatre cents, ont une supériorité marquée. J'ai vu les autres, ainsi que les cliens, leur prendre la main et la baiser.

Ces avocats ont une censure qui reçoit et proscrit à volonté. Chose étrange! le régime d'un ordre chargé de défendre les citoyens contre l'oppression, est despotique, mais il n'est assurément pas sévère. Un avocat a eu l'audace de dire, dans un mémoire imprimé : *Eh! ne sait-on pas que notre roi est un polichinel*

qui n'a pas de volonté! Ce mémoire n'a pas même été attaqué.

La justice criminelle n'est pas mieux administrée que la justice civile.

On vend l'impunité.

On emprisonne beaucoup, par conséquent légèrement : mais, soit corruption, soit indolence, soit esprit national, soit toutes ces raisons réunies, on ne punit que très-rarement, et presque jamais du dernier supplice. On compte dans ce royaume, par an, environ quatre à cinq mille assassinats, et deux à trois exécutions à mort.

Mais en revanche, un supplice terrible, c'est la prison. Nul accusé n'en sort guère avant quatre ans; les trois quarts y périssent; le reste, que la longueur des procès et l'horreur des cachots n'ont pu consumer, la justice le rejette aux galères.

La loi exige l'aveu du coupable, pour

autoriser une condamnation capitale; mais tant qu'il n'a pas avoué, on l'enferme dans un cachot, où on le prive de toute lumière; on lui ôte jusqu'à la paille: le malheureux ne peut se coucher que sur la pierre, et ne vit que de pain et d'eau, si c'est là vivre.

Je me suis fait ouvrir un de ces tombeaux. Dans l'instant trois ou quatre spectres à longue barbe, les yeux caves, le visage hâvé, le corps décharné, moitié nus, étonnés et éblouis d'un rayon de jour, qui m'éclairoit à peine, se sont élancés sur le seuil. J'ai reculé d'effroi.... Une vapeur pestilentielle s'est exhalée: ils étoient ensevelis là depuis plus de dix ans. — J'ai été tenté de leur crier: *Vivez-vous?*

Un d'eux s'est avancé d'un air furieux et s'est écrié: « Non, je n'ai point assassiné mon père. » Il avoit assassiné son père, mais il n'avoit point avoué.

Dès qu'un malheureux est condamné au dernier supplice, on l'enferme pendant trois jours de suite avant l'exécution, dans une chapelle souterraine, entre un confesseur et des pénitens, en présence, pour ainsi dire, de sa mort: elle est bien longue! quel supplice! car la plus grande partie de la peine de mort, c'est de l'attendre (1).

L'hôpital est une des chambres de la prison : c'est encore un tombeau.

Il faut cependant rendre une justice aux lois de Naples, elles donnent un défenseur aux accusés; c'est un magistrat: on l'appelle l'avocat des pauvres, mais il ne communique qu'avec le procès, et non avec l'accusé; il n'est pas non plus

---

(1) Cette réflexion semble contredire le *répit* d'un mois pour les exécutions à mort; mais en respectant les intentions et l'opinion du gouvernement sur cet objet, nous nous en rapportons à l'expérience, et nous lui soumettons nos craintes.

à son choix. Nulle part la justice criminelle n'est entièrement généreuse. Que dis-je ? Souvent dans ses duels avec les accusés, elle qui punit l'assassinat, les assassine. Il est bien à désirer que partout on la réforme.

Quels tyrans que les mauvaises lois ! et surtout les mauvaises lois criminelles !

LETTRE CVIII.

A Naples.

Suite de la précédente.

Je n'ai point parlé jusqu'ici du gouvernement de la Sicile, qui est sous des lois, sous des mœurs, sous une administration absolument différentes.

Cette belle partie de la domination d

roi de Naples où fleurit une population d'un million d'hommes, à qui la nature a prodigué ses trésors, qui nourrissoit autrefois les Romains, qui donna à Athènes, à Rome, à l'Univers, tant de chefs-d'œuvres de tous les beaux-arts, est abandonnée depuis des siècles à des vice-rois, et à l'Etna.

Cependant une intrigue de cour lui a envoyé depuis peu pour vice-roi le marquis de Caraccioli. Ce vice-roi attaque tous les abus avec le fer, et ils n'en repoussent que plus vigoureux : il devroit se servir du temps, mais il est pressé de jouir : sa vice-royauté touche à sa fin.

Les Siciliens sont regardés à Naples comme des étrangers, à la cour comme des ennemis.

On croit que les vexer, c'est les gouverner ; on croit qu'il faut en faire des esclaves soumis, pour en faire des sujets fidèles.

En tout, la Sicile est regardée par le ministère comme une excroissance incommode, la cour ne voit que Naples. Les grandes capitales sont au pied des trônes, comme de hautes montagnes devant les provinces.

Mais comment, avec si peu de police, avec une si mauvaise législation, avec une administration pareille, les choses à Naples vont-elles encore ?

La nature humaine ne fait pas le mal pour faire du mal, mais pour se procurer le bien : or, dans ce royaume, le bien coûte moins de mal que dans les autres pays : un bonheur négatif suffit dans les pays chauds; dans les climats tempérés, au contraire, le bonheur positif est nécessaire : dans les pays chauds, il suffit au désir du bien-être de ne pas souffrir; dans les pays tempérés, il lui faut encore du plaisir : et il est constant que la plus grande partie des délits graves

est produite, non par la fuite de la douleur, mais par l'ambition du plaisir.

Voilà en partie ce qui concilie, dans ce royaume, le peu de police et le peu de désordre.

Le climat, à Naples, fait la police, comme à Rome le couteau, et l'espionnage à Paris.

Le roi, qui est la bonté même, s'attache depuis peu à bien gouverner.

La reine passe pour avoir autant d'esprit que de grâces, et elle a beaucoup de grâces.

Si ces souverains ont commis des fautes dans le commencement, ils ne sont que trop excusables. Abandonnés dès l'âge de quinze ans à la jeunesse et au trône, ils sortoient des mains de vieux ministres espagnols qui leur apprenoient à jouer avec la couronne, et non pas à la porter; qui leur déroboient leur règne.

LETTRE CIX.

A Naples.

Je vais réunir dans cette lettre plusieurs objets isolés.

Comment pourrois-je omettre, par exemple, ces douze prophètes que l'Espagnolet a peints sur la voûte de l'église des Chartreux, ou plutôt qu'il y a placés, tant l'illusion est complète ?

Quels beaux caractères de têtes ! je crois avoir vu des prophètes.

Ces tableaux sont des chefs-d'œuvres de ce grand peintre, et un des chefs-d'œuvres de la peinture. Le pinceau de l'Espagnolet est sévère et sombre, il est vrai, mais il est très-vigoureux : on voit qu'il a pris à tâche, comme celui du Carravage, d'effrayer et d'étonner l'œil par

des contrastes, plutôt que de l'émouvoir ou de le flatter par des gradations et des nuances; il prodigue la lumière et l'ombre.

Le couvent des Chartreux, si riche d'ailleurs, le seroit assez de ces douze tableaux. Le gouvernement paroît penser ainsi, car il le met de temps en temps à contribution.

Pourquoi tant vanter ce tableau de Solimenès, qui représente Héliodore chassé du temple? Il est immense, car il occupe toute la largeur de la nef de l'église de *Giesu nuovo*; mais que cette composition est confuse! Nul choix, nul effet, aucun intérêt : ce sont des figures et de la couleur.

Quelle épitaphe on a osé tracer sur le tombeau de Sannazar, qui passa sa vie sur le Parnasse, dans les cours, dans les champs, et mourut dans un couvent; qui composa, en vers empruntés à Vir-

gile, à Ovide, à Tibulle, un poême sur l'enfantement de la Vierge, et des poésies érotiques, vantées encore aujourd'hui, parce qu'on a cessé de les lire.

Da sacro cineri flores. Hic ille Maroni
Sincerus (1) musâ, proximus ut tumulo.

Qui? lui, Sannazar, aussi près de Virgile, par son tombeau que par son poême.

Voilà ce que fait la manie du bel esprit et l'affectation de l'antithèse. Que de vérités elles immolent! que de monstres elles accouplent! Elles rapprochent Sannazar et Virgile!

Je vous parlerois des catacombes de Naples, si je ne vous avois parlé des catacombes de Rome. La sensation qu'on y éprouve en fait tout le mérite. Ces lieux plairont toujours aux imaginations mélancoliques, qui aiment à s'approcher

(1) C'est le surnom de Sannazar.

de la mort, et à en sentir les ténèbres.

Je ne peux vous rien dire de l'opération du miracle annuel de la liquéfaction du sang de Saint-Janvier ; elle ne se fait pas dans cette saison, elle y est trop naturelle : je vous dirai seulement que ce miracle est, depuis peu de temps, discrédité ; il cessera, dit-on, bientôt tout à fait. Il n'y aura peut-être bientôt plus, dans tout l'univers, qu'un seul miracle, l'univers.

LETTRE CX.

A Naples.

Il a fait hier toute la journée un temps affreux; je n'ai pu sortir.

Ne vous attendez donc à aucun détail sur Naples ou ses environs ; mais pour vous en dédommager autant qu'il dé-

pend de moi, voici l'imitation d'une élégie de Tibulle, que j'ai finie hier.

C'est une espèce d'hymne que ce poëte avoit composée pour les *Céréales*, ou fêtes de Cérès.

Tibulle suppose que le peuple est processionnellement en marche dans la campagne.

FÊTES CÉRÉALES.

PASTEURS, faites silence : écoutez tous mes chants.
Le voici l'heureux jour où chaque dieu des champs
Attend, pour se montrer à nos travaux propice,
Le tribut annuel d'un pieux sacrifice.
Viens, Bacchus, viens, Cérès, venez tous deux parés,
Bacchus, de pampres verts, Cérès, d'épis dorés.
Laboureur, que le soc, en ce jour tutélaire,
Oisif dans tes sillons, fasse grâce à la terre !
Que, libre en son étable, à l'abri des chaleurs,
Repose, en ruminant, le bœuf orné de fleurs :
Et toi-même, ô bergère, en l'honneur de la fête,
Que le fuseau roulant, que l'aiguille s'arrête.
Soyons tout à Cérès : mais loin d'elle en ce jour,
Quiconque aura veillé dans les bras de l'amour !
Cérès veut un cœur chaste, elle veut des mains pures ;
Cérès ne permet point de profanes parures.

Cependant vers l'autel où brille un feu sacré,
D'enfans ceints de festons l'agneau marche entouré.
Nous voici, dieux des champs! dieux! voilà nos domaines!
Détournez les fléaux qui menacent nos plaines.
Que le froid Aquilon, que l'Auster pluvieux
N'offensent point la vigne et ses bourgeons frileux;
Ne la contraignent point à s'épuiser en larmes:
Que la jeune Pomone ose étaler ses charmes.
Daigne aider, ô Cérès! ce tuyau foible encor,
A porter le poids mûr de ta couronne d'or!
Que ton pied triomphant tue une herbe ennemie.
Oh! puisse encor, le soir, au bord de la prairie,
La houlette indulgente et le chien complaisant
Ne point hâter le pas de l'agneau languissant!
Nos vœux sont éxaucés! au sein de la genisse,
La fibre prophétique annonce un ciel propice.
Je vous rends grâce, ò dieux! nos guérets sont sauvés.
Amis, qu'à longs ruisseaux le vin coule...., et buvez.
Le soir d'un jour de fète, un buveur qui chancelle,
n'offense point des dieux la bonté paternelle.
Buvez donc, buvez tous. Moi je vais dans mes vers,
Bénir les dieux des champs de leurs présens divers.
Chacun d'eux, à l'envi, de sa main fortunée,
Enrichit ou para le cercle de l'année.
Phébus préside aux jours, Phébé préside aux nuits:
Si Flore a soin des fleurs, Pomone a soin des fruits:
Palès règne au vallon, et Cérès dans les plaines:
Bacchus aime à mûrir les grappes déjà pleines:
Chaque Faune a ses bois, chaque Nymphe a ses eaux;
Un Dieu léger s'enfuit sur les légers roseaux.

Oui, l'homme doit aux Dieux tous les biens de la vie ;
Il leur doit de vingt arts la rivale industrie :
L'osier avec le chaume en cabane tressé,
Le fer, en soc tranchant, dans la terre enfoncé,
Le tremblant chariot qui sur son axe crie,
Et mille autres bienfaits que l'univers publie.
Déjà de nos aïeux le chêne nourricier
N'offre plus qu'au vil porc un mets vil et grossier ;
Un arbre d'un autre arbre adopte la famille :
Où croissoit le chardon, la rose s'ouvre et brille.
Tout prospère, tout rit à travers le vallon ;
L'eau court, en murmurant, abreuver le gazon.
L'été, lorsque son frère a perdu sa couronne,
Livre au fer recourbé des champs d'or qu'il moissonne ;
Puis des feux du soleil le raisin tout brillant,
Promet au vendangeur un nectar pétillant.
Bacchus paroît : soudain, enluminé de lie,
Par des jeux, par la danse égayant sa folie,
Le pâtre immole un bouc, qui lui-même jadis
Avoit servi de pâtre aux crédules brebis.
Pomone ensuite arrive, et riante et vermeille,
Aux pieds du sombre hiver épanche sa corbeille.
D'abord le laboureur, en traçant un sillon,
Pour charmer ses travaux, fredonna quelque son.
Bientôt, en temps réglés, la voix avec aisance
Modula des sons doux, frappa l'air en cadence ;
Enfin, par sept tuyaux qu'interrogent les doigts,
Le roseau fit entendre une seconde voix.
O jours heureux ! l'enfant, de couronnes rustiques,
L'enfant orne le front de ses lares antiques ;

'enfant, dans la prairie, en gardant les agneaux,
açonna la houlette et creusa des pipeaux ;
'andis qu'à ses côtés la bergère innocente
oulagea la brebis de sa toison pesante.
lors tout s'empressa pour servir nos besoins;
e sexe eut des travaux, et l'enfance des soins.
)u haut de la quenouille, alors la laine humide,
)escendant lentement sous le doigt qui la guide,
rrive en fil léger au fuseau qui l'attend ;
e fuseau la rassemble et s'enfuit en roulant.
C'est alors nous dit-on que l'amour prit naissance:
u milieu des troupeaux il passa son enfance.
In jour il essaya (qu'il l'apprit aisément!)
tendre l'arc léger qu'il tend incessamment.
D'abord, au fond des bois, sa flèche encor peu sûre,
Poursuit les cerfs errans qu'il frappe à l'aventure ;
Mais voulant s'illustrer par de plus nobles coups,
Il quitta les fôrets et vint vivre avec nous.
Il vise à tout moment au cœur léger des belles;
Ses traits les plus aigus, il les lance aux cruelles;
Et s'il voit un héros que Mars n'a pu blesser,
D'un dard, enfant terrible ! il aime à le percer.
C'est par son ordre encor que la jeune Glycère,
Trompant furtivement le sommeil de sa mère,
D'un pied hardi d'amour, et de peur incertain,
Vers son amant, dans l'ombre étudie un chemin :
Et qu'enfin le vieillard, au seuil d'une maîtresse,
Balbutie, en pleurant, sa dernière tendresse.
Malheur à ceux qu'Amour voit d'un œil irrité !
Heureux celui qu'Amour d'un sourire a flatté !

Accours donc, Dieu puissant! prends place à cette table
Sans traits et sans flambeaux, sans ton arc redoutable,
Nu, mais encore armé. Pasteurs, priez-le tous,
Tout haut pour vos troupeaux et puis tout bas pour vous;
Pour vous aussi tout haut, car la flûte résonne,
Et la foule, en tumulte, autour de vous bourdonne.
Dansez, chantez, buvez; hâtez-vous, Phébé luit;
Des astres amoureux le chœur brillant la suit;
Et déjà le sommeil, les yeux clos, en silence,
Sur un songe appuyé, d'un pied douteux s'avance.

LETTRE CXI.

A Naples.

J'AI vu, dans l'église de Saint-Janvier, le tombeau de ce malheureux André II, roi de Naples, fiancé, dès l'âge de sept ans, à Jeanne première, et victime, à dix-huit, au milieu de sa Cour, la veille de son couronnement, de la perfidie de sa jeune épouse, dont le crime fut con-

seillé par l'amour, hasardé par la jeunesse, excusé par la beauté, légitimé par la politique, et justifié à prix d'or par un pape, mais auquel jamais ne pardonna ni la nature ni la conscience, ni Louis II, roi de Hongrie, qui, pour venger son frère, accourut, du fond de l'Allemagne, un étendard noir à la main; et, pendant quarante ans, poursuivit, ou menaça, ou épia cette tête coupable, qui enfin, blanchie dans le malheur et le remords, tomba avec sa couronne, teinte encore du sang du premier de ses quatre époux, sous le fer de la vengeance.

Cet infortuné André II fut assassiné à Averse, et jeté par une fenêtre. Sa nourrice chercha et découvrit son cadavre au bout de trois jours. De concert avec un chanoine de l'église de Saint-Janvier, elle le transporta la nuit dans cette église, où le généreux prêtre, après l'avoir arrosé de larmes fidèles, l'inhuma furtive-

ment, et lui fit ériger dans la suite, à ses frais, ce monument mémorable.

Puisque je vous ai parlé de Jeanne première, et du tombeau de son époux, c'est le lieu de vous parler aussi de Jeanne seconde, et du tombeau de son amant, que l'on voit dans l'église *san Giovani*; de ce Jean Caraccioli, dont la destinée fut presque semblable à celle du célèbre Essex. Jean Caraccioli eut, comme Essex, le malheur de plaire, jeune encore, à une reine déjà âgée; de vouloir se dédommager, par l'ambition, des ennuis d'un pareil nœud; de se fier trop à la dernière passion d'une femme, et d'insulter grièvement une reine, en croyant ne quereller qu'une maîtresse; et, comme Essex, il rougit aussi l'échafaud d'un sang versé par l'ordre d'une amante, qui malheureusement pouvoit tout. Jeanne, de son côté, ainsi qu'Elisabeth, mourut peu de temps

après la mort de son amant, consumée d'amour et de regrets, devant cette tête adorée et sanglante que nuit et jour elle voyoit.

En quittant ces tombeaux (c'étoit le soir), je fus me promener le long de la côte de Pausilippe, sur le bord de la mer, et je passai devant un antique palais de Jeanne, abandonné aux flots qui le baignent, et au temps qui le détruit. Là, je m'arrêtai ; je m'assis sur une pierre, et je me mis à écouter, au clair de la lune, le bruissement des vagues qui expiroient à mes pieds. Je ne saurois vous rendre quelle profonde et délicieuse mélancolie s'empara alors de moi, au souvenir de ces tombeaux, de ces amours royales et sanglantes, à ce nom tragique de Jeanne, à la vue de ce palais antique et désert, à ce clair de lune élyséen, à cette fraîcheur de la soirée, enfin à ce murmure des vagues

qui accouroient vers moi, se brisoient et retentissoient dans l'intérieur du palais; parmi ces ruines, mes yeux laissèrent échapper des larmes.

LETTRE CXII.

A Pompéïa.

Je suis tout étonné de me promener de maisons en maisons, de temples en temples, de rues en rues, dans une ville bâtie il y a deux mille ans, habitée par des Romains, exhumée par un roi de Naples, et parfaitement conservée; c'est-à-dire, à Pompéïa.

Ses habitans dormoient. Tout à coup un vent s'élève, détache une portion de la cendre qui couvroit le sommet du Vésuve, et la pousse en tourbillons dans les airs, sur Pompéïa; elle fut en-

sevelie toute vive en un quart d'heure, avec Herculanum, avec Sorente, avec une foule de villages et de villes, avec des milliers d'hommes, et Pline.

Quel réveil pour les habitans! Ils maudirent sans doute mille fois le Vésuve, et sa cendre, et sa lave. Hommes imprudens, qui avoient bâti Pompéïa au pied du Vésuve, sur sa lave et sur sa cendre!

En vérité, les hommes ressemblent aux fourmis, qui, après qu'un accident a détruit une de leurs fourmillières, le moment d'après la refont.

La cendre couvrit Pompéïa. Les descendans de ceux qui périrent dans cette cendre, y plantèrent de la vigne, des mûriers, des figuiers, des peupliers, les toits de cette ville étoient des vergers et des champs. Un jour on bêche : on enforce la pioche plus avant, quelque chose résiste ; c'étoit une ville, Pompéïa.

Le roi de Naples ordonna de fouiller. Mais, soit mauvaise administration, soit indifférence des maîtres, soit qu'en effet l'air attaque et détruise ses ruines aussitôt qu'il les a touchées, on n'est encore parvenu, depuis trente ans, qu'à exhumer un tiers de cette ville.

En arrivant à Pompéïa, le premier objet qui se présente, c'est le quartier des soldats.

Figurez-vous un carré long de bâtimens qui renferme une foule de chambres isolées, et dont la façade s'appuie sur un portique qui règne autour.

Ces colonnes sont cannelées, assez minces, peintes en rouge ; elles font un joli effet.

J'ai visité plusieurs chambres. J'ai trouvé dans l'une un moulin qui servoit aux soldats à moudre le blé pour faire du pain; dans celle-ci, un moulin qui leur servoit à écraser les olives pour faire de

l'huile. Le premier ressemble à nos moulins à café ; le second est formé de deux meules qu'on remue, à la main, dans un vaste mortier, autour d'un noyau de fer.

. J'ai vu, dans une autre chambre, des fers qui étoient encore attachés à la jambe d'un criminel ; dans une autre, des monceaux d'ossemens ; dans une autre, un collier d'or.

En sortant du quartier des soldats, mon guide me mena dans la ville.

Comment appelle-t-on cette rue ?

Il faudra bientôt refaire ce pavé.

Cette ornière que les chariots ont tracée en roulant sur ces gros quartiers de laves, fera verser des voitures.

J'aime ces deux trottoirs qui règnent le long des maisons.

Où sont donc allés tous les habitans ? On ne voit personne dans les boutiques ! personne dans la rue ! toutes les maisons sont ouvertes !

Commençons par visiter les maisons qui sont à droite.

Celle-ci n'est pas un édifice privé ; cette quantité prodigieuse d'instrumens de chirurgie atteste un monument analogue à leur objet : c'est sûrement une école de chirurgie.

Ces maisons sont bien petites, elles sont bien mal distribuées, tous les appartemens sont isolés ; mais aussi quelle propreté ! quelle élégance ! Dans chacune, un portique intérieur, un pavé en mosaïque, une colonnade carrée, et au milieu, une citerne pour recueillir l'eau qui découle des toits ; dans chacune, des thermes, des étuves, et partout des peintures à fresque du meilleur goût, sur les fonds les plus agréables. Raphaël est-il venu copier ici ses arabesques ?

Passons de l'autre côté de la rue. Ces maisons-ci ont trois étages ; elles sont

appuyées sur la lave qui a formé ici comme une montagne, au penchant de laquelle on a bâti. Le troisième donne en haut sur une rue, et le premier donne en bas sur un jardin. Descendons par cet escalier. Cette colonnade, autour du jardin, est agréable ; on peut s'y promener pendant le soleil ; on peut s'y promener pendant la pluie.

Qu'est-ce que j'aperçois dans cette chambre ? Ce sont dix têtes de morts. Les malheureux se sauvèrent ici, où ils ne purent être sauvés. Cette tête est celle d'un jeune enfant : son père et sa mère sont donc là ?

Remontons ; le cœur ici n'est pas à son aise.

Entrons un moment dans le temple, puisqu'on l'a laissé ouvert. Quel est ce dieu dans le fond de cette niche ? C'est le dieu du Silence, qui, d'un signe du

doigt, le commande, en montrant la déesse Isis dans le fond du *sacrarium.*

Le parvis offre trois autels. C'est ici qu'on égorgeoit la victime ; le sang couloit par cette rigole : il alloit se rendre au milieu, dans ce bassin, d'où il tomboit sur la tête des prêtres. Cette petite chambre, auprès de cet autel, c'est sans doute la sacristie. Les prêtres se purifioient dans cette baignoire. Montons à présent au sanctuaire; il est bien étroit. Combien de colonnes ? Six. Elles sont petites. Ce fronton est élégant. Pourquoi ces deux portes aux deux coins de l'autel ? J'entends ; c'est par-là que les imposteurs se glissoient pour aller, entre l'autel et la muraille, faire parler la Divinité. On t'a toujours trompé, pauvre peuple ! Viens voir comme ils ont soupé hier à tes dépens. Le couvert n'est pas encore ôté ; ils ont mangé des œufs frais ; ils ont bu de bon vin.

Voici des inscriptions : *Popidi ambleati, Corelia celsa.* C'est un monument érigé à la mémoire de ceux qui ont fait du bien à Isis, c'est-à-dire, à ses prêtres; ces prêtres les appellent *pieux*, singulier synonyme de *dupes.*

En sortant du temple d'*Isis*, je passe devant......... Puisque je n'achève pas, vous le devinez.

Le temple de *Priape* est tout près du temple d'*Isis.*

Les Anciens avoient, sur cet objet, d'autres opinions, et par conséquent d'autres mœurs.

Je ne dois pas être loin de la maison de campagne d'*Aufidius*, car voilà les portes de la ville. Voilà le tombeau de la famille de *Diomède*. Reposons-nous un moment sous ces portiques, où les philosophes venoient s'asseoir.

On ne m'a pas trompé. La maison de campagne d'*Aufidius* est charmante; les

peintures à fresques sont délicieuses. Que ces fonds bleus sont piquans! Avec quelle économie, et par conséquent quel goût, on a distribué les figures dans les panneaux! Flore elle-même a tressé cette guirlande. Mais qui a peint cette Vénus? cet Adonis dans ce bain? ce jeune Narcisse? ici, ce charmant Mercure? Il n'y a pas huit jours, sans doute, qu'on les a peints.

J'aime ce portique autour du jardin; et autour du portique, cette cave carrée et couverte. Est-ce du Falerne que renferment ces *amphores?* Combien le vin a-t-il de consuls?

Il est tard. Voici l'heure du spectacle. Allons au théâtre couvert; il est fermé. Allons au théâtre découvert; il est fermé.

Je ne sais si je vous ai donné une idée de Pompéïa.

LETTRE CXIII.

A Naples.

Quel dommage que ce pays soit si mal administré ?

C'est le cri qu'on ne peut s'empêcher de pousser, quand on embrasse ce pays d'un regard, du haut des montagnes qui le couronnent, soit du sommet du Pausilippe, soit de la cime du Vésuve, soit de la maison des Yéronimites à Renella, soit du couvent des Chartreux.

C'est dans ce couvent que fut dit un mot bien profond. Un voyageur, à l'aspect de cette vue magnifique, s'écria devant un chartreux : *Le bonheur est ici! Oui*, repartit le solitaire, *pour ceux qui passent.*

Je préfère la vue qu'on découvre à Renella. Quel tableau ! il est digne du pinceau des Vernet, des Robert, des Delille, des Roucher et des St.-Pierre : des rivières, des vallons, des forêts, des montagnes, des côteaux, des volcans et la mer, la ville où naquit le Tasse, la ville où mourut Virgile.

Réunion admirable des couleurs les plus fraîches, les plus vives et les plus belles, avec lesquelles la nature peint l'Univers ! de l'or le plus étincelant des astres, de l'émail le plus animé des fleurs, des flammes les plus ardentes des volcans, des flots les plus azurés des mers, du bleu le plus sombre des cieux, des rayons les plus purs du soleil ! Joignez à ce tableau tout ce que les Heures y ajoutent ou en retranchent, lorsque, dans leur fuite légère, elles traversent cette belle contrée ; toutes ces ombres, toutes ces clartés, toutes ces nuances,

en un mot, dont chacune d'elles, prenant à son tour le pinceau de la nature, touche et modifie le globe. Quelles matinées fraîches ! quels midis brillans ! quels soirs calmes et silencieux ! enfin quelles nuits amoureuses !

LETTRE CXIV.

A Naples.

A MON FILS.

DANS mon avant-dernière lettre à votre mère, mon cher Charles, j'ai dit un mot de la mort de Pline l'ancien, c'est-à-dire, du premier Buffon. J'imagine que ce mot aura éveillé votre intérêt et votre curiosité, mais sans les satisfaire ni l'un ni l'autre. Si vous étiez un peu plus versé dans l'étude de la langue latine,

je vous inviterois à les satisfaire vous-même, en lisant deux lettres de Pline le jeune à Tacite, sur ce funeste évènement; mais puisque cette entreprise, mon cher fils, seroit encore au-dessus de vos forces, c'est à moi à vous suppléer.

Voici donc en abrégé le récit de Pline.

Pénétrez-vous d'abord, mon cher Charles, de tout l'intérêt que renferme une lettre où le panégyriste de Trajan raconte à l'historien Tacite la mort du grand philosophe Pline, victime, au commencement du règne de Titus, de la première éruption du Vésuve (1).

« Vous me demandez des détails sur la mort de mon oncle, afin de pouvoir, dites-vous, la transmettre toute entière à l'avenir. Je vous rends grâces de votre intention. Sans doute le souvenir éternel d'un fléau par lequel mon oncle a péri,

---

(1) Première éruption connue.

avec des peuples, promettoit à son nom l'immortalité ; sans doute ses ouvrages aussi l'en flattoient : mais une ligne de Tacite la lui assure. Heureux celui à qui les dieux ont accordé de faire des choses dignes d'être écrites, ou d'en écrire de dignes d'être lues. Plus heureux celui qui en obtient à la fois ces deux faveurs. Tel a été le sort de mon oncle. J'obéis donc avec empressement à vos ordres que j'aurois sollicités.

« Mon oncle étoit à Misène, où il commandoit la flotte.

« Le 23 août, une heure environ après midi, comme il étoit sur son lit, occupé à étudier, après avoir, suivant sa coutume, dormi un moment au soleil et bu de l'eau froide, ma mère monte à sa chambre. Elle lui annonce qu'il s'élève dans le ciel un nuage d'une grandeur et d'une figure extraordinaires. Mon oncle se lève ; il examine le prodige,

mais sans pouvoir reconnoître, à cause de la distance, que ce nuage montoit du Vésuve : il ressembloit à un grand pin; il en avoit la cime, il en avoit les branches. Sans doute un vent souterrain le poussoit avec impétuosité, et le soutenoit dans les airs. Il paroissoit tantôt blanc, tantôt noir, tantôt de diverses couleurs, suivant qu'il étoit plus ou moins chargé ou de cailloux ou de cendres.

« Mon oncle fut étonné; il crut ce phénomène digne d'être examiné de près. Vîte une galère, dit-il; et il m'invite à le suivre. J'aimai mieux rester pour étudier. Mon oncle sort donc seul, et, ses tablettes à la main, il s'embarque.

« Cependant je continuai à étudier. Je prends le bain, je me couche, mais je ne pouvois dormir. Le tremblement de terre qui, depuis plusieurs jours, agitoit aux environs tous les bourgs et les villes mêmes, augmentoit à tout moment.

Je me lève pour aller éveiller ma mère : ma mère entre soudain dans ma chambre pour m'éveiller.

« Nous descendîmes dans la cour. Nous nous assîmes. Pour ne pas perdre mon temps, je me fis apporter Tite-Live. Je lis, je médite, j'extrais comme j'aurois fait dans ma chambre. Etoit-ce fermeté ? étoit-ce imprudence ? Je l'ignore : j'étois si jeune (1)! Dans le moment arrive un ami de mon oncle, parti nouvellement d'Espagne pour le voir. Il reproche à ma mère sa sécurité; à moi, mon audace. Je ne levai seulement pas les yeux de dessus mon livre. Cependant les maisons chanceloient à un tel point, que nous résolûmes de quitter Misène. Le peuple épouvanté nous suivit; car la frayeur imite quelquefois la prudence.

« Sortis de la ville, nous nous arrê-

(1) Il n'avoit alors que dix-huit ans.

tons. Nouveaux prodiges, nouvelles terreurs. Le rivage qui s'élargissoit sans cesse, couvert de poissons demeurés à sec, s'agitoit à tout moment et repoussoit fort loin la mer irritée, qui retomboit sur elle-même; tandis que devant nous s'avance, des bornes de l'horizon, un nuage noir, chargé de feux sombres qui incessamment le déchirent et jaillissent en larges éclairs.

« L'ami de mon oncle revient alors à la charge. Sauvez-vous, nous dit-il; c'est la volonté de votre oncle, s'il est vivant; et son vœu, s'il est mort. — Nous ignorons le sort de mon oncle, répondîmes-nous; et nous nous inquiéterions du nôtre! — A ces mots l'Espagnol part.

« Dans l'instant la nue s'abat des cieux sur la mer, et l'enveloppe; elle nous dérobe l'île de Caprée et le promontoire de Misène. Sauve-toi, mon cher fils, s'écrie ma mère; sauve-toi, tu le dois, et

tu le peux, car tu es jeune; mais moi, chargée d'embonpoint et d'années, pourvu que je ne sois pas la cause de ta mort, je meurs contente. — Ma mère, point de salut pour moi qu'avec vous. — Je prends ma mère par la main, et je l'entraîne. — O mon fils, disoit-elle en pleurant, je te retarde.

« Déjà la cendre commençoit à tomber. Je tourne la tête; une épaisse fumée qui inondoit la terre comme un torrent, se précipitoit vers nous. Ma mère, quittons le grand chemin; la foule va nous étouffer dans ces ténèbres qui accourent. A peine avions-nous quitté le grand chemin qu'il étoit nuit, la nuit la plus noire. Alors, ce ne furent plus que plaintes de femmes, que gémissemens d'enfans, que cris d'hommes. On entendoit à travers les sanglots et avec les divers accens de la douleur: — *Mon père!* — *Mon fils!* — *Ma femme!* — On ne se reconnoissoit

qu'à la voix. Celui-ci déploroit sa destinée ; celui-là le sort de ses proches : les uns imploroient les dieux ; les autres cessoient d'y croire : plusieurs appeloient la mort même contre la mort. On disoit que l'on étoit maintenant enseveli avec le monde dans la dernière des nuits, dans celle qui devoit être éternelle.—Et au milieu de tout cela, que de récits funestes ! que de terreurs imaginaires ! la frayeur outroit tout et croyoit tout.

« Cependant une lueur perce les ténèbres ; c'étoit l'incendie qui approchoit : mais il s'arrête, s'éteint ; la nuit redouble, et avec la nuit la pluie de cendres et de pierres. Nous étions obligés de nous lever, de moment en moment, pour secouer nos habits. Le dirai-je ? Au milieu de cette scène d'horreur, il ne m'échappa pas une plainte. Je me consolois de mourir dans cette pensée : *l'Univers meurt.*

« Enfin, cette épaisse et noire vapeur

peu à peu se dissipe et s'évapore. Le jour ressuscite, même le soleil, mais terne et jaunâtre, tel qu'il se montre ordinairement dans une éclipse. Quel spectacle s'offrit alors à nos regards encore incertains et troublés ! Toute la terre étoit ensevelie sous la cendre, comme elle l'est, en hiver, sous la neige. Le chemin étoit perdu. On cherche Misène, on le retrouve; on y retourne, on le reprend, car on l'avoit en quelque sorte abandonné. Nous reçûmes bientôt après des nouvelles de mon oncle. Hélas ! nous avions toute raison d'en être inquiets !

« Je vous ai dit qu'après nous avoir quittés à Misène, il étoit monté sur une galère. Il dirigea sa route vers *Rétine* et les autres bourgs menacés. Tout le monde en fuyoit; il y entre. Au milieu de la confusion générale, il observe attentivement la nue : il en suit tous les phénomènes, et à mesure il dictoit. Mais

déjà une cendre épaisse et brûlante s'abattoit sur sa galère; déjà des pierres tomboient à l'entour; déjà le rivage étoit comblé de quartiers entiers de montagne. Mon oncle hésite s'il retournera sur ses pas, ou s'il gagnera la pleine mer. *La fortune seconde le courage* (s'écrie-t-il); *tournez vers Pomponianus.* Pomponianus étoit à Stabie. Mon oncle le trouve tout tremblant: il l'embrasse, l'encourage; et pour rassurer son ami par sa sécurité, il demande un bain, se met ensuite à table, et soupe gaîment; ou du moins, ce qui ne prouveroit pas moins de caractère, avec toutes les apparences de la gaîté. »

« Cependant le Vésuve s'enflammoit de toutes parts dans la profondeur des ténèbres. « Ce sont des villages abandonnés qui brûlent, » disoit mon oncle à la foule, pour tâcher de la rassurer. Ensuite il se couche; il s'endort. Il dor-

moit du sommeil le plus profond, lorsque la cour de la maison commença à se remplir de cendres : toutes les issues s'obstruoient. On court à lui ; il fallut l'éveiller. Il se lève, il rejoint Pomponianus, et délibère avec lui et sa suite sur le parti qu'il faut prendre. Resteront-ils dans la maison ? fuiront-ils dans la campagne ? S'ils restent, comment échapper à la terre qui s'entr'ouvre ? et s'ils fuient, comment échapper aux pierres qui tombent ? On choisit le dernier parti, la foule, persuadée par la crainte ; mon oncle, convaincu par la raison.

« On sort donc à l'instant de la ville, et, pour toute précaution, on se couvre la tête d'oreillers. Le jour recommençoit partout ailleurs ; mais là continuoit la nuit, nuit horrible ! La nue en feu l'éclairoit. Mon oncle voulut s'approcher du rivage, malgré la mer qui étoit encore grosse. Il descend, boit de l'eau, fait

étendre un drap, et se couche; tout à coup des flammes ardentes, précédées d'une odeur de soufre, brillent et font fuir au loin tout le monde. Mon oncle, soutenu par deux esclaves, se lève; mais soudain, suffoqué par la vapeur, il tombe: — et Pline est mort..... »

Mon fils, la veille de cette éruption, des naturalistes agitoient sur le sommet du Vésuve, en s'y promenant parmi les fleurs, si ce mont étoit un volcan.

Quel récit, mon cher Charles! il vous montre tout à la fois la première éruption connue du Vésuve, une des scènes les plus lamentables, une des morts les plus malheuseuses, une des passions de connoître les plus intrépides, un des plus beaux esprits de l'antiquité; et il pourroit vous apprendre encore tout ce qu'est la tendresse d'une mère, si vous n'aviez pas la vôtre.

LETTRE CXV.

A Naples.

Je me suis embarqué hier avant l'aurore, et je suis allé visiter, avec le soleil, les îles semées dans la mer de Naples.

J'ai vu le soleil sortir de la mer, en séparant les cieux et les flots ; les cieux, qui sembloient se relever, et les flots qui s'étendoient. On auroit dit que le soleil s'étoit reposé au milieu d'eux, pendant la nuit. Je l'ai vu s'élancer sur le sommet du Pausilippe ; courir sur le promontoire de *Misène ;* étinceler dans les ondes qui baignent les îles *Procita, Ischia* et *Nizida ;* et, s'avançant ensuite vers la borne horizontale où le ciel confine à la mer, effleurer de ses rayons les plus doux, Baïes et Pouzzole, et le golfe qui

les sépare ; et le *Monte Nuovo*, formé, en une seule nuit, par l'éruption d'un volcan ; et le *Monte Barbaro*, où jadis mûrissoit le Falerne ; enfin les Champs-Elysées, les débris de *Cumes*, et les ruines de sept cités qui florissoient sur ses rivages.

Arrête-toi un moment, soleil ! Laisse-moi parcourir tous ces beaux lieux que la nature sembloit avoir créés exprès pour délasser les Romains de la conquête de l'univers, ou la leur faire oublier.

Me voici, avec les flots de la mer, sous le second portique de l'amphithéâtre de *Misène*. Après l'avoir parcouru, je monte dans le portique supérieur ; et là je contemple ce pas que la mer a mis huit cents ans à faire pour entrer dans cet amphithéâtre. Combien de siècles la nature a-t-elle donc à elle pour faire ses révolutions !

Redescendu, j'ai erré à pied sec dans cette piscine, nommée, à si juste titre, *piscina admirabile ;* dans ce vaste réservoir, soutenu, de distance en distance, sur tant d'énormes piliers qui ressemblent, par leur élévation, par leur masse, par leur nombre, par leur ciment indestructible, par leur voûte immense et leurs ruines, aux fondemens de l'empire romain.

J'ai passé devant trois rangs de tombeaux, élevés l'un sur l'autre et entr'ouverts par le temps à la lumière.

On venoit donc déposer les cadavres des habitans de Misène, sur les bords de cette onde, séparée par un canal du reste de la mer de Naples, qui, là, privée de tout mouvement, est noire, hideuse, fétide, ne vit réellement plus, est *morte.*

Voici les Champs-Elysées. Quel silence ! quelle tranquillité ! quelle fraîcheur ! quelle soirée mélancolique et dé-

licieuse, sous ces ombrages épais et dans ces sentiers solitaires!

Mais à cent pas voilà les Enfers. Admirable contraste! comme il est fidèlement rendu dans les vers suivans de Tibulle, que ces lieux me rappelèrent!

Dans l'éternelle nuit qui remplit ces lieux sombres,
Gémit, emprisonné, le peuple errant des ombres.
Là, tourne incessamment, pour punir Ixion,
La roue inexorable où l'attacha Junon.
Là, de l'affreux Cerbère, acharné sur sa proie,
Epouvantablement la triple gueule aboie.
Sysiphe, en haletant, gravit, roidit ses bras,
Et pousse au haut d'un mont un roc qui roule en bas.
O fureur! ô supplice! ô vengeance inouie!
Entendez-vous crier l'infortuné Titie;
Son cœur rongé renaît sous le bec d'un vautour.
Et Tantale? Il est là. Du lac qui dort autour,
L'eau s'offre au malheureux sur le bord de sa bouche;
Mais l'eau trompe Tantale, et fuit dès qu'il la touche.
Tout mortel en ces lieux aborde avec horreur.
Pour moi, du tendre Amour, fidèle adorateur,
Je trouve, en descendant de la barque fatale,
Vénus qui m'attendoit sur la rive infernale,
Qui me sourit, m'appelle, et me tendant la main,
Conduit mon ombre heureuse au bois élyséen.
Là, parmi les lilas, Philomèle amoureuse,

Mêle aux voix des oiseaux sa voix mélodieuse;
Là, l œillet et la rose émaillant les vallons,
Boivent l'eau qui murmure et fuit sous les gazons;
Le jour y luit plus doux, et le jeune Zéphire
Epure, en l'embaumant, l'air frais qu'on y respire.
On n'y voit que des jeux, que d'aimables débats,
Et l'Amour qui sans cesse anime aux doux combats
Mille couples errans, mille bandes errantes
De beaux adolescens et de filles charmantes.
Mais quel est, ô Vénus! ce jeune favori,
Dont le front brille au loin, ceint d'un myrte fleuri;
Qui s'avance à pas lents, en suivant le rivage?
Est-ce un fils d'Apollon? est-ce un héros, un sage?
Le ciel est juste enfin, c'est un fidèle amant,
C est un tendre mortel qui mourut en aimant.

En sortant des Champs-Elysées, je suis allé visiter les restes des temples de Vénus-Génitrix, de Diane, de Mercure, les débris des bains de Néron, les ruines d'une foule de maisons de campagne, d'étuves où l'on trouvoit la santé, de thermes où l'on trouvoit mille délices, et surtout ces charmans rivages, si funestes à la pudeur, et si favorables à l'amour, où les zéphyrs, où la mer, où l'air, où

tout détachoit les esprits et les cœurs du joug des pensées austères; où parmi les chants voluptueux de voix et d'instrumens efféminés, mêlés au souffle des zéphyrs et aux accens des oiseaux, venoient se perdre les accens des trompettes guerrières, qui, dans tous les pays du monde, célébroient les victoires de Rome, et en sollicitoient de nouvelles; où enfin, pendant que des généraux, des consuls, des empereurs chantoient, dansoient, soupiroient, toutes les nations essuyoient leurs larmes, et respiroient un moment.

Oui, je conçois, au milieu de ces ruines, dans l'état même où sont ces rivages, que lorsque ces temples étoient entiers, qu'on y célébroit des fêtes et les mystères de Vénus, qu'on y sacrifioit à Mercure; que lorsque tous ces thermes, toutes ces étuves, tous ces bains, tous ces lieux de délices, de santé et de force, étoient incessamment fréquentés; que

tous ces théâtres étoient remplis de l'élite des grands de Rome et des beautés de l'Italie; que ce golfe étoit couvert de voiles de pourpre, de banderoles flottantes, et de mâts ornés de fleurs, qui emportoient et rapportoient sans cesse, sur une mer jonchée de roses, une jeunesse folâtre et brillante; qu'enfin, à l'heure où le soleil descendoit des cieux dans la mer, à cette heure, la plus corrompue des heures de toute la soirée, lorsque tout s'abandonnoit ici à la volupté, comme à une convenance même du soir et du lieu : oui, je conçois qu'alors ce fut un reproche à faire à Cicéron d'avoir une maison de campagne à Baies; que Sénèque, en voyageant, craignit d'y dormir une nuit; et que Properce crut sa Cinthie infidèle dès qu'elle y fut arrivée. Moi-même je trouve ce séjour, quoique tant changé par les siècles et les volcans, quoique désert, quoique couvert

de ruines qui pendent, et tombent, et disparoissent incessamment dans les ondes; je le trouve encore dangereux : il me semble que cet air a retenu quelque chose de son ancienne corruption, dont il n'est pas épuré : je sens mes pensées s'amollir à ces aspects, à cette situation, à cette ombre vague et légère, qui successivement éteint dans le ciel, sur la mer, sur toutes les montagnes, sur tous les sommets des arbres, les dernières lueurs du jour; mes pensées s'amollissent surtout à ce silence qui se répand, de moment en moment, sur ces rivages, et du sein duquel s'élève, par degrés, le touchant concert du soir, composé du bruit mélancolique des rames qui sillonnent des flots éloignés, des bêlemens des troupeaux répandus dans les montagnes, des ondes qui expirent en murmurant sur les rochers, du frémissement des feuilles des arbres, où les

zéphyrs ne se reposent jamais ; enfin de tous ces sons insensibles, épars au loin dans les cieux, sur les flots, sur la terre, qui forment en ce moment comme une voix incertaine, comme une respiration mélodieuse de la nature endormie !

Quittons-les ces dangereux rivages, et rembarquons-nous pour Naples. — Après-demain nous retournerons à Rome.

LETTRE CXVI ET DERNIÈRE.

A MADAME DUPATY.

De Marseille, le 8 mars 1785.

JE te dois compte, ma chère amie, de la ville d'Aix, c'est-à-dire, de M. de Castillon, qui fait seul, dans ce moment, l'ornement et le mérite de la ville

d'Aix. C'est peut-être le premier homme que je n'aie pas trouvé inférieur à sa réputation : je crois même qu'il la passe. Il est du petit nombre des magistrats qui ont porté le flambeau de l'esprit philosophique dans l'étude, les travaux et l'application des lois ; il joint à une érudition immense un grand choix d'érudition, et, ce qui est plus incompatible, ou du moins plus rare, l'art de l'apprécier ce qu'elle vaut, et de n'en jamais abuser. Il voit la société dans la nature, et non pas la nature dans la société ; la morale particulière dans la morale universelle, et non la morale universelle dans la morale particulière. Il réunit l'expérience de près de cinquante ans de travaux, de vertus et de malheurs. Enfin, il orne son mérite par un extérieur simple, noble, doux, affable, qui, loin de repousser les malheureux, les appelle ; loin de les effrayer, les rassure ; loin de

les alarmer, les console; et il le voile par sa modestie. Cependant, il ne l'a pas assez bien voilé pour qu'il ait échappé à l'envie, et il vérifie le proverbe que *nul n'est prophète dans son pays*. Il ne l'est pas du moins dans son parlement: on accuse sa doctrine de philosophie, et son cœur d'humanité. A la vérité, ce ne sont pas les bons et vrais magistrats de cette compagnie qui lui font ce reproche; ils l'honorent au contraire infiniment sous ces deux rapports: mais les bons et vrais magistrats ne sont pas plus communs au parlement d'Aix que dans les autres parlemens du royaume.

La jurisprudence criminelle de ce tribunal est excessivement sévère; on m'en a cité des exemples récens qui font frémir. Toutes les maximes barbares de nos criminalistes y sont encore dans toute leur vigueur. On y est tout prêt à nier que M. de Castillon soit vertueux, parce

qu'il veut continuellement les adoucir, parce qn'il se montre humain en toute occasion. Il a pourtant fait qnelques prosélytes, qui ne laissent pas quelquefois de remporter quelques petits triomphes sur l'ignorance, l'habitude, l'orgueil et le naturel dur des Provençaux.

Le caractère distinctif de l'esprit, ou plutôt de la raison de M. de Castillon, est de douter de tout, beaucoup même (dit-il plaisamment) de la vérité. Il y a du vrai, dit-il, dans tout ce qui est faux, et du faux dans tout ce qui est vrai.

Ce magistrat, que l'on accusoit de porter dans la place d'avocat-général un esprit ardent, un zèle fanatique, et qui peut-être n'a pas toujours été exempt de ce reproche, est aujourd'hui, dans celle de procureur-général, un mélange incroyable d'activité et de modération, de zèle et de mesure. Enfin, il fait tout le bien qui n'est pas mal, et ne se permet

jamais qu'à la dernière extrémité le mal qui quelquefois est un bien.

J'ai encore admiré dans un magistrat de cet âge, et surtout dans sa place, un attachement constant aux vrais principes de la vraie magistrature. Les bienfaits et les grâces de la cour n'ont point fait disparoître le peuple à ses yeux : il le voit toujours, il le voit partout, il le voit jusque dans le roi. Il s'afflige de ce que les parlemens n'ont pas adopté le système de rappeler toujours les états-généraux aux souverains ; d'abdiquer la prétention d'être les états-généraux, ou de les remplacer, ou de les suppléer.

Ce respectable magistrat est à Aix comme un père au milieu de ses enfans. Point de faste, point de luxe ; il ne marche jamais accompagné que de ses vertus. J'ai été témoin de la joie, de la vénération et du véritable respect que sa présence inspire : il juge ou concilie

à lui seul plus de différends que tout le parlement réuni. Je conserverai toute ma vie au fond du cœur et son image et ses bontés. Il m'en a accablé. Il m'est venu prendre ce matin à mon auberge, et m'a conduit au palais, pour entendre le fils du célèbre Monclar, qui devoit porter la parole dans une cause intéressante. Le parlement m'a comblé d'honneurs. Le premier président est venu au devant de moi, et m'a présenté à tous les conseillers, qui se sont empressés autour de moi; et, après mille complimens, m'ont forcé à prendre place avec eux à l'audience, sur le même siége, quoique je fusse en habit de voyage. J'ai entendu le plaidoyer du jeune Monclar, mais je n'ai pas entendu son père. Je t'avouerai que l'accueil que j'ai reçu de ce parlement m'a fait grand plaisir, parce qu'il m'a prouvé que les calomnies de mon parlement n'avoient point fait impression

sur lui ; mais ce qui m'a flatté encore plus et réellement, c'est le succès qu'a eu dernièrement, dans une accusation de vol, la lettre que je publiai il y a quelque temps. Plusieurs magistrats m'ont avoué qu'ils s'en étoient prévalus. A la vérité, elle n'est pas du goût de tout le monde, mais c'est beaucoup qu'elle n'ait pas déplu à tous.

La ville d'Aix n'a rien de remarquable ; pas un monument, pas un édifice. Elle est assez bien bâtie, mais d'une tristesse affreuse : on se sauve tant qu'on peut à Marseille...... Adieu.

FIN DES LETTRES SUR L'ITALIE.

LETTRE

DE M. C***, A L'ÉDITEUR.

Ce 4 mars 1790.

Vous me demandez, monsieur, si je reconnois la lettre que vous m'avez communiquée, pour être de M. Dupaty. Il m'avoit lu la plupart de celles qu'il avoit écrites sur l'Italie. Je ne me souviens pas d'avoir entendu la lecture de celle-ci. Comme il ne la destinoit pas à l'impression, il la gardoit sans doute dans son porte-feuille. Je ne doute pas un moment qu'elle ne soit de lui : style, pensées, tout l'annonce. C'est sa manière d'écrire, de voir, de louer. Il sembloit voyager avec plusieurs esprits. L'esprit philosophique marchoit le premier; il observoit tout avec finesse; il répandoit et recueilloit les idées. L'esprit littéraire suivoit, pour peindre

les objets nouveaux, pour rajeunir les tableaux anciens, pour traduire les sensations en images et les récits en spectacles. L'esprit magistral n'étoit pas moins occupé à étudier les lois du pays qu'il parcouroit, à démasquer l'hypocrisie de la jurisprudence, à considérer le sang-froid des abus, à confronter le langage de la justice avec les habitudes de la barbarie. Son cœur étoit ému à l'aspect de la moindre oppression, et il notoit en passant les bons et mauvais juges. M. de Castillon, qui est le sujet de la nouvelle lettre, a dû, en effet, produire la sensation mémorable que cette lettre peint si bien. L'enthousiasme est en quelque sorte l'adolescence du véritable génie, et la modération en est l'âge mûr. Celle-ci est le fruit des lumières, des disgrâces, des résultats d'une vie occupée autant que vertueuse. L'amour du travail et l'amour du vrai demeurent seuls. La conscience

n'est plus l'esclave de la sensibilité ; elle s'est fortifiée en sacrifiant l'une après l'autre, non pas les vertus, mais les illusions. M. Dupaty avoit celle de la gloire, mais il pressentoit les maux qu'elle prodigue à ses plus brillans élèves. Les ruines de l'antiquité et l'infortune des grands hommes le frappoient d'une sublime terreur. Il devenoit peintre et poète aussitôt que compatissant. Les malheurs de l'innocence ennoblissoient à ses yeux quiconque en étoit la victime. Jamais cette légitime prédilection ne s'est mieux manifestée en lui que dans la cause des trois roués. On lui représenta la bassesse de leur condition. Il répondit : Eh bien! c'est un préjugé de plus que j'ai à vaincre. On lui représenta le pouvoir du tribunal qu'il falloit attaquer ; on lui dit : Songez que le parlement de Paris tient à toutes les familles. Il répondit : Mes cliens tiennent à une plus grande famille, à l'humanité entière. En prononçant le

mot d'humanité, il sembloit au-dessus d'un homme ; sa voix devenoit sonore et touchante ; son regard lumineux et vaste : on eût dit qu'il contemploit et embrassoit le genre humain. Le jour qu'il eut rendu sa première visite aux trois prisonniers, il fondoit en larmes, et faisoit fondre en larmes tous ses amis. Je les sauverai, s'écria-t-il, ou je périrai avec eux. Il les sauva, après avoir risqué de périr. Cinq hommes de lettres qui pensoient comme lui, s'étoient dévoués, s'il succomboit, à être immolés des mêmes coups. Cette généreuse conspiration devoit éclater le jour même qu'il étoit menacé d'être décrété de prise de corps. Les cinq amis inséparables se seroient enfermés dans sa prison. Cette prison auroit fait trembler tous les tribunaux de l'injustice. La réforme des lois criminelles, sollicitée vainement depuis un siècle, auroit été forcée en ce moment.

Le parlement de Paris n'osa braver la voix du peuple. Celle de M. Dupaty remporta un triomphe complet ; mais ce triomphe se changea bientôt en une catastrophe imprévue. Succombant sous l'impression des chagrins et des succès, sous le poids des travaux et de la maladie, il expira dans la force de l'âge et du génie, au moment où ce génie alloit devenir plus utile, et plaider la cause de l'humanité, non au parlement de Paris, mais au parlement de la nation. La France le regrette, sa famille le pleure, l'amitié le célèbre. Vous m'avez demandé mon jugement sur sa lettre : je devois vous répondre quatre lignes, mais le plaisir de parler de lui m'a entraîné. Quand on est devant le tombeau d'un ami, on s'y arrête plus qu'on ne voudroit. J'ai l'honneur d'être, etc.

C***.

FIN.

TABLE
DES MATIÈRES.

I.

II.

III.

FIN DE LA TABLE.